



A circular hole in a dark, textured wall, looking out onto a bright blue sky with white clouds.

# Pas bouger

de Joseph Périgot

roman

Écrire malgré tout

Joseph Périgot

# Pas bouger

*Roman*

*Écrire malgré tout*

*Le fond de l'esprit est  
délire, hasard, indifférence.*

Gilles Deleuze

ISBN 978-2-37551-018-6 / Juin 2025

*Je romps le silence avec moi-même. Ce que je vis dans cette vie à demi sera écrit. Ainsi laisserai-je après ma mort quelque chose comme une trace d'escargot. Elle passera inaperçue, sauf quand un rayon de soleil la fera miroiter et qu'à cet instant, quelque personne désœuvrée la remarquera sans lui accorder la moindre importance.*

I

Au temps de ma vie normale, j'étudiais le droit avec bonheur, je jouais aux cartes et je riais.. Le samedi soir, je me faisais embaucher dans les pianos-bars avec ma guitare.

Agnès m'est apparue à la Foire du Trône. J'y avais été entraîné par Émir, le petit de Madame Jankovic, ma concierge. Ce petit sans père s'était pris d'affection pour moi et je le lui rendais bien. Madame Jankovic disait : *Si vous vous laissez faire, il vous fera tourner en bourrriique.*

Au manège d'autos tamponneuses pour enfants, Agnès suivait des yeux avec un sourire attendri les évolutions de sa fille, Morgane, qui slalomait crânement, évitant toute collision. Le coquin d'Émir l'a remarqué. Il s'est élancé en ligne droite du plus loin possible et l'a percutée sur le flanc, à pleine vitesse. La petite était un poids plume comme sa mère. Elle s'est envolée pour retomber sur la piste. Le manège s'est arrêté. Agnès a crié : *Ne la touchez pas, je suis infirmière !* Morgane saignait sur sa robe du dimanche.

Quand j'ai déménagé, le pauvre Émir a pris ça pour une punition. Aussi l'ai-je souvent invité à venir jouer avec Morgane, au 132, rue La Fayette, où je m'étais installé avec Agnès. Je lui répétais : C'est grâce à toi que j'ai connu Agnès. J'avais vingt-deux ans, persuadé d'avoir trouvé la femme de ma vie. Peu dégourdi pour mon époque, en somme.

Notre sixième étage, à l'angle de la rue La Fayette et du boulevard Magenta, était dans l'axe de la façade monumentale de la Gare du Nord. J'avais acheté des jumelles pour promener le regard de statue en statue. Chacune symbolise une destination internationale : Londres, Bruxelles, Berlin, Varsovie, Vienne, Amsterdam. Nous n'avions que la rue à traverser pour nous embarquer vers l'une de ces villes au nom évocateur. Nous nous étions promis de les visiter toutes. La nuit, nous laissions les rideaux entr'ouverts sur l'immense verrière illuminée.

Notre voisin de palier est devenu notre ami. C'était un solitaire de la cinquantaine portant beau, auteur de romans et de poésies. Le rai de lumière sous sa porte s'éteignait tard dans la nuit. Il n'était jamais levé avant midi. Sa qualité d'écrivain nous intimidait, son amitié nous étonnait et nous flattait. Nous ne lui connaissions aucune liaison amou-

reuse durable. Les femmes défilaient sur le palier, souvent très jeunes. C'était une autre vie que la nôtre. Nous pensions : Une vie d'artiste.

Il ne publiait pas un nouveau livre sans nous l'offrir, avec une dédicace d'une écriture démesurée qui s'étalait sur toute la page. Mais ses écrits ne ressemblaient pas à leur auteur, ils étaient hermétiques. Trop intelligents pour nous. Nous avions la lâcheté de le féliciter. Il ne cherchait pas à en savoir plus. Il se lançait dans une explication tout aussi hermétique de son œuvre en cours. Puis il déclarait : *Bon, il faut que j'y retourne.*

En vérité, nous n'habitions pas sur la même rive. Nous n'avions jeté qu'un pont de singe sur ce qui nous séparait. J'ai compris trop tard que le mot tout-venant d'amitié définissait mal nos relations.

Rapporter dans le détail la dégradation de notre couple serait vulgaire et sans intérêt. Voici le dernier acte, fondateur de ce que je suis devenu, accoucheur d'un nouveau moi-même.

Nous nous étions gravement disputés au Saumur Champigny. Je me suis réveillé dans la nuit, la bouche empâtée. Agnès n'était pas dans le lit et nulle part dans l'appartement. Ses vêtements de la veille étaient posés à l'endroit habituel. J'ai pensé : Tourmentée par notre dispute, elle sera allée parler avec notre ami noctambule. C'était allu-

mé chez lui. J'ai frappé à plusieurs reprises avant d'entendre sa voix proche, derrière la porte close : *Qui est là ?* A suivi un dialogue aveugle de confessionnal. Mon voisin était en pleine écriture, il ne fallait pas le déconcentrer. Non, il n'avait pas vu Agnès. J'ai dit, angoissé : *Tu pourrais au moins m'ouvrir*:

La porte s'est ouverte sur Agnès en nuisette. Elle a dit : *Il faut que je t'explique*. Je me suis détourné et j'ai titubé sur la tommette inégale du couloir. Agnès était accrochée à moi. Je me suis dégagé d'un coup de rein qui m'a précipité dans l'escalier, tête la première.

Je note dans mon cahier d'écriture : « Ma vie avec Agnès avait commencé sur un accident. Elle s'est conclue sur un accident. Agnès elle-même aura été, j'ai fini par le penser, un accident ».

## II

Quand je me suis présenté au cabinet d'expertise Pierre Anselme, pour un entretien d'embauche, j'avais un centimètre de cheveux qui caillait mal mon crâne troué. Les chirurgiens avaient coupé l'os sur une surface grande comme une soucoupe. Mon cerveau était juste au-dessous du cuir chevelu affaissé. Monsieur Anselme a dit : *C'est impressionnant.* J'étais sous antiépileptiques, Gardenal et autres, je me tenais au mur, drôle de candidat à l'embauche. Il m'a questionné sur les circonstances de mon accident. J'ai dit : *C'est à cause d'une femme.* Il a hoché la tête et récité : « *Ô triste, triste était mon âme, à cause, à cause d'une femme.* »

Il ne me lâchait pas des yeux. C'était un regard sans impudeur, il cherchait à me saisir, voilà tout. Il a tenu à voir ma tête de près, il l'a même touchée, timidement, en répétant : *C'est impressionnant.* Il a sorti de sa poche une tablette de chocolat noir : *C'est mon nouveau vice depuis que j'ai arrêté le tabac. Un vice chasse l'autre. Je crois qu'il y a chez tout être humain une quantité constante de vice qui prend différentes formes plus ou moins*

*antisociales. Dieu merci, nous ne sommes pas des saints. Un monde de saints serait terriblement monotone.*

Il avait été séduit par ma pauvre personne. Nous avons mangé la tablette, carré après carré, pendant sa présentation du travail qui m'attendait. Je ne serais pas expert-comptable auprès d'une clientèle, comme mes collègues, mais chargé du cabinet lui-même, qui comptait seize employés.

En partant, j'ai noté une trace de chocolat sur le col de la chemise de Monsieur. Je n'ai rien dit. Je l'ai regretté toute la soirée, comme une petite trahison. « Trahison », c'est le mot bête qui m'est venu.

Tout le monde, au cabinet, a confiance en Monsieur Pierre Anselme, qu'on appelle « Monsieur », excepté Jacques-la-forte-tête, qui lui donne du Monsieur le Directeur. Jacques est le responsable syndical et l'unique syndiqué. Au premier prétexte, il manifeste dans les couloirs. Sa dernière victoire est une machine à café. Monsieur a commandé une Segafredo haut de gamme et dix kilos d'arabica premier choix. Jacques a crié à la démagogie. C'est un sot, auquel je n'adresse ni la parole ni le regard.

Monsieur est un chef d'entreprise fort, incitatif, au règne clair. Chaque employé donne le meilleur

de lui-même. Les salaires améliorent la convention collective, et souvent une prime exceptionnelle séme la joie dans les services. Monsieur se moque des augmentations obligatoires. Il se moque de toutes les obligations, il fait la loi lui-même et elle est juste. Le cabinet d'expertise est florissant. Si quelqu'un est en mesure de l'affirmer, c'est bien moi, en qualité de comptable.

Cette qualité, je la dois entièrement à Monsieur. Il m'a permis de m'adapter, au fil des mois, à ce qu'il faut bien appeler ma deuxième vie. Je ne suis pas pour autant un employé servile. Je tiens ma place. Je suis un homme d'ordre et de mise au net, de transparence et de prévision. Je contribue de toutes mes forces à la réussite du cabinet, qui n'a aucun secret pour moi.

Mon père a été célèbre quelques jours, dans la rubrique « faits divers ». Des individus l'avaient battu à mort, à la porte de l'usine. J'avais six ans. Il a eu la tête cassée, lui aussi. Je me suis souvent demandé s'il y avait un rapport entre sa tête cassée et ma tête cassée. Mais je ne lui ressemble pas. C'était un dur de la CGT. Il a le menton volontaire et l'œil insolent, sur la photo de *L'Humanité* que ma mère a gardée. « UN CAMARADE ASSASSINÉ PAR LES NERVIS ». Mon père est à la

tête d'un groupe au poing levé. Il sourit d'un œil et d'un coin des lèvres. Ma mère dit souvent, avec émotion : *Tu as le même sourire à moitié*. Quand je me surprends avec un tel sourire, je suis gêné comme si quelqu'un d'autre occupait mon visage.

Je me suis attaché à Monsieur, comme je me serais attaché à mon père, s'il ne m'avait abandonné pour mourir glorieusement. Et je suis un peu, pour Monsieur, le fils qu'il n'a jamais eu. J'ose y croire. Il m'a serré dans ses bras, le jour où je suis rentré de l'Hôpital Lariboisière avec une capsule en plastique soudée à l'os du crâne. Il a dit : *C'est un grand jour*. Il me tapotait l'épaule, comme pour me féliciter d'un exploit. Il avait les yeux et la voix troublés. J'étais ému de l'émotion de Monsieur. J'ai pensé : Tant pis pour mon père, qui aurait craché sur ce « salaud de patron ».

Chaque matin, le couloir craque d'une manière particulière qui annonce l'arrivée de Monsieur. Je compte jusqu'à onze pour relever la tête, et je le découvre devant moi. S'il s'arrête en chemin, j'ai perdu à ce petit jeu. En guise de salut, je porte une main à ma tête infirme, comme un Arabe la porte à son cœur. La journée peut commencer.

Les bureaux sont au quatrième étage d'un immeuble cossu, dans une impasse privée, près de l'Opéra Garnier. Il y a une grille de château à

l'entrée de l'impasse, et un gardien de l'impasse, comme il y a des gardiens de château.

L'escalier de l'immeuble est majestueux, en pierre de taille, muni d'une rampe en fer forgé à la dorure écaillée. En son milieu court un épais tapis grenat qui étouffe les pas. Je marche sur le côté, en me tenant à la main courante. Je ne me lasse pas d'admirer la belle spirale de cet escalier de palace. Elle fait un demi-tour à chaque étage.

Au cœur du bel escalier officiel circule un petit ascenseur vitré à portes battantes. La grille métallique noire se referme d'elle-même, avec un cliquetis résonnant à tous les étages. Les *3 pers. maxi*. doivent se tenir bras au corps. On entend le souffle des deux autres occupants. L'été, on sent leur sueur ou un mélange écœurant de sueur et de parfum. Je préfère l'escalier, malgré mon accident. Je monte les cent cinq marches à mon rythme, avec le plaisir de m'élever peu à peu par la seule action de mes jambes. Il arrive que des collègues rient de moi, dans l'ascenseur en montée qui me dépasse en ballotant. Je ne suis pas sûr qu'ils rient de moi, mais leurs épaules tressaillent et ils évitent de me regarder tout en me regardant.

Souvent, je reste à dormir dans mon bureau, en toute discréction. Je dors sur place pour m'économiser. À quoi bon rentrer soir après soir dans mon

deux-pièces avec vue sur rien à Mairie-de-Pantin ? Changer de métro à Gare de l'Est et Stalingrad, en me frayant un passage dans la foule compacte ? Avec ma tête trouée, mieux vaut être prudent.

Il existe un cinquième étage, anciennement l'étage des bonnes. Pour y accéder, il faut pousser une porte basse et bancale dans la pièce des archives. Personne ne la franchit jamais, sauf moi, certains soirs, quand les bureaux sont déserts. J'ai pour projet de m'y installer en clandestin.

Ma mère a été bonne à l'âge de onze ans, privée d'école par dérogation académique pour servir le châtelain du village. Elle en a beaucoup souffert, et moi, j'y ai beaucoup pensé dans ma vie. L'escalier étroit conduisant au cinquième est en bois blanc rongé par l'eau de Javel. J'y vois très bien ma mère actionner la brosse en chiendent, marche après marche. Elle y met de l'huile de bras, pour se faire bien voir des patrons. Sa mère la battrait, s'ils venaient à se plaindre.

Après la fermeture des bureaux, je travaille jusqu'à une heure avancée, dans le calme complet. Quand la faim se fait sentir, je tire de mon cartable des choses à grignoter, Pailles d'Or ou Chamonix Orange. Ce sont des marques anciennes auxquelles je suis resté attaché. J'ai aussi du cho-

colat à croquer, que je croque pensivement, sans grande pensée. Je me désaltère au lavabo des toilettes hommes. Je m'y asperge le visage, le cou et les bras.

Je n'ai plus qu'à m'introduire dans mon duvet de montagne qui n'a jamais connu l'altitude. J'apprécie sa légèreté et son contact soyeux, et il a l'avantage de tenir roulé au fond d'un tiroir de mon bureau, ni vu ni connu.

Je m'allonge bien à plat sur la moquette, bras croisés sur le ventre, comme une momie. Ma douzième vertèbre a souffert d'une armoire trop lourde déplacée pour Agnès. Je me suis condamné ce jour-là à dormir sur le dur pour le restant de mes nuits. Je m'endors instantanément. J'ai toujours eu le sommeil facile, même les jours de tourment.

Je suis réveillé à l'aube par les bruits du gardien, un homme maussade, qui nettoie l'impasse au jet. L'eau joyeuse cogne dans les poubelles et tambourine aux vitres. Ce concert aquatique me porte à la vessie, je cours aux toilettes.

Si j'ai le malheur de me montrer à la fenêtre, le gardien me roule un œil d'adjudant. Il risque de me dénoncer auprès de mon patron, mais Monsieur Pierre Anselme ne le croira pas, il me croira moi. Je me contenterai d'un sourire qui en dira long sur ce pauvre gardien. Ainsi, ce ne sera pas un vrai mensonge.

Il me tarde toutefois d'occuper la chambre du cinquième. Je l'aménage peu à peu, en secret. J'ai troqué mon cartable habituel contre un sac à dos de ville, plus adapté au transport d'objets. Personne au bureau ne s'en est étonné. J'étais dans l'embarras avec le flokati à longs poils blancs rapporté d'un voyage en Grèce avec Agnès. J'ai loué un taxi dans la soirée, après que le gardien ait quitté sa loge.

Estimant que je me tue au travail, Monsieur a très vite décidé de m'offrir une assistante. C'est un tourment pour moi. Je bredouille : Donner un ordre est contraire à ma nature. Il est inflexible : Nous choisirons une femme d'initiative. Elles ne manquent pas, de nos jours. Une femme forte mais fragile. C'est ce qu'il vous faut.

J'ai prétexté une urgence administrative pour échapper aux entretiens d'embauche. J'évite de sortir de mon bureau, de peur de croiser l'une des candidates.

Je découvre Véra le lundi suivant, après un week-end de malaise. C'est une jeune femme vive et spontanée. Je me sens, plus que de coutume, balourd et bloqué. D'un mouvement de tête peu engageant, je l'autorise à réorganiser ce qui est devenu notre bureau. Elle explique : *Ici, j'aurai*

*le soleil plus longtemps. Je suis comme les Incas, une adoratrice du soleil. Ils l'appelaient « Inti ». C'est mon identifiant sur Internet, Mais pour le mot de passe, je ne peux pas envoyer des quipus. Vous savez ce que c'est, les quipus ? Je fais non de la tête, avec un raclement de gorge inutile. Ce sont des cordes de couleur avec des nœuds. Les Incas s'en servaient pour représenter les nombres... Ça n'a pas l'air de vous intéresser beaucoup !* À ma froideur bornée, elle réagit par un « bon ! » puis déplace son bureau comme prévu, en se passant de mon aide. C'est une femme forte, bien que menue.

Dans ce nouvel aménagement, nous nous tournons le dos. Au moins, je ne serai pas sous son regard à longueur de journée. Mais elle entend que nous organisons son travail dès maintenant. Je bredouille, agacé : *Je n'ai même pas eu le temps de m'habituer à vous !* Elle change instantanément de ton : *Oh ! pardon ! je vous brusque. À peine débarquée, je chamboule tout. Vous voulez bien me pardonner ?* Je remarque ses yeux, d'un bleu intense et sa bouche parfaitement dessinée : une lèvre sensuelle est bien ourlée et l'autre aérienne. Je baisse les yeux : *C'est moi qui vous demande pardon. Je ne suis pas très aimable.* Elle rit : *Monsieur Anselme m'a prévenue, vous êtes quelqu'un d'ultrasensible.*

Véra sait exactement qui elle est, ce qu'elle fait et qui sont les gens qui l'entourent. Elle épouse le monde. C'est un talent que j'admire, car il me fait cruellement défaut depuis mon accident. Elle a pris l'habitude de travailler à mes côtés en silence. Nous n'échangeons que les paroles indispensables. Quand je surprends son regard sur moi, elle s'excuse d'un sourire et reprend sa tâche.

Mais à la pause-café, elle se débride. Elle me questionne mine de rien. Ce sont des questions fermées, je n'ai à répondre que par oui ou par non, ce qui me va très bien. Par exemple : *J'ai l'impression qu'il vous est arrivé un grand malheur, qu'à un moment, votre vie a basculé.* Le rire m'a pris de court : *Oui, basculé est le mot juste !* J'ai évoqué mon accident. Elle a dit : *Je comprends pourquoi vous portez la main si souvent votre tête.* Elle a fini par en savoir beaucoup de moi.

Et moi, je sais tout d'elle, car elle se livre sans gêne. Son père était coiffeur à Dieppe. Elle est née sur le port, devant la halle aux poissons. Un slogan s'étalait sur la façade : POISSON DIEP-POIS, POISSON DE CHOIX. Puis le slogan a perdu un « S » : POISSON DIEPPOIS, POISON DE CHOIX. *C'est resté pendant des années. Voilà pourquoi je déteste le poisson...* Je dis : *Moi non plus, je n'aime pas le poisson, mais je suis né à Vierzon.* Elle connaît Vierzon, son ex-mari est né à

Vierzon. La Sologne l'ennuie : *C'est un pays oublié de la mer. Je déteste le poisson, mais j'adore la mer. Pourquoi Dieu a-t-il mis des poissons dans la mer ?*

Son père était féru d'histoire. Marié en premières noces à une Chilienne, il s'était pris d'intérêt pour les Incas. Après de patientes économies, il a emmené toute la famille au Pérou et au Chili, sur les traces de l'Empire. Ce voyage a marqué à vie la petite Véra de douze ans et son jeune frère Philippe.

Parler de son frère est pour elle une souffrance. Lui aussi a basculé, à l'âge de dix-neuf ans. Il s'est mis à shooter dans les murs, à se claquemurer par crainte des voisins, à apprendre par cœur le Lagarde et Michard du XVIII<sup>e</sup> siècle. Interné, il est devenu peu à peu mutique. C'est son principal symptôme, avec l'incapacité de se concentrer sur la tâche la plus simple. Les yeux de Véra s'embuent : *Il est beau... Il est très beau... Comme vous... Oh, pardon !...* Elle baisse la tête, de confusion et pour cacher ses larmes. Femme fragile : Monsieur avait tenu sa promesse.

Elle continue : *Philippe s'est empâté et perd ses cheveux, à cause des médicaments. Il ne fait rien de la journée, il attend. Il attend depuis dix ans dans une clinique, près de Blois, au milieu des*

*fous, qui délirent, qui hurlent, qui bavent. C'est l'horreur ! La clinique est très bien, c'est même la meilleure des cliniques pour ce genre de malades. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent y faire ? Ils les anesthésient pour calmer leur angoisse, c'est tout. Leur cerveau est abîmé et c'est un organe tellement compliqué, qu'ils ne savent pas le réparer. Je vais voir mon frère un week-end par mois. Nous marchons dans la forêt de Chambord – quand je dis « nous marchons »... il marche à mon côté, il me suit, comme si la promenade n'était pas faite pour lui. On aurait pu aussi bien rester à la clinique, assis l'un en face de l'autre, avec moi faisant les questions et les réponses. Si je l'emmène au cinéma, il ne s'intéresse au film que les dix premières minutes. Parfois, il quitte la salle et m'attend à la sortie. Il n'a pas longtemps à attendre, je n'en ai rien à fiche, moi, du film... Nous allons au restaurant, dans un bon restaurant, pour changer de sa cantine, et il ne finit pas son assiette. À vrai dire, j'ai hâte que le week-end se termine, et je m'en sens coupable. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'on ne l'a pas assez aimé. Si je l'aimais vraiment, j'aurais du plaisir à être avec lui, je ne compterais pas les heures. Le pire, c'est qu'il doit le sentir, donc j'aggrave son cas. C'est une supposition, vu qu'il ne montre rien de ses sentiments. S'il en a... Mais les gens qui dérapent*

*comme ça sont des gens ultrasensibles. Je dis : Ultrasensibles comme moi ? Elle pose une main sur la mienne, une main frêle et légère comparée à la mienne. Qu'est-ce que vous allez chercher, vous n'êtes pas fou du tout ! Vous êtes malheureux, ça se sent. Ce n'est pas la même chose. C'est le sort des gens sensibles d'être malheureux, et les plus fragiles deviennent fous. Je dis : Vous n'êtes pas malheureuse, vous ? Elle fronce les sourcils, pince la bouche : Oui, bien sûr, mais le malheur, je le tiens à distance, il n'a pas intérêt à se ramener !*

Son idéal de jeunesse était simple et ordinaire : fonder une famille. Quand elle a découvert les tromperies de son mari, elle est partie avec son enfant sous le bras pour une autre vie. Elle a survécu en faisant des ménages et préparé le BEP comptabilité par correspondance. Elle ne regrette rien : *J'ai fait au moins deux bonnes choses dans ma vie : épouser mon mari et quitter mon mari.*

Le dernier jeudi du mois, en fin d'après-midi, Monsieur réunit le personnel dans le vaste bureau directorial pour papoter et badiner. Ce sont ses propres mots. Le cabinet fait salon. Une institution hors de l'institution. Jacques participe sans râler à cette réunion puisqu'elle est comprise dans le temps de travail.

Les murs du bureau sont en briques vernissées,

avec des niches à bougies, à la mode scandinave. La reproduction d'un tableau d'Egon Schiele est la seule décoration : « Autoportrait main à la joue ». L'homme a un œil écarquillé, l'autre mi-clos. Le premier est souffrant, l'autre triste. Son histoire est faite de douleur et de désespoir. Que cache la bou-tade de Monsieur à ma découverte du tableau : *Je vous présente mon frère ?*

Monsieur aime ces soirées du jeudi, il rayonne. Sa femme l'accompagne, une Danoise du nom de Laïla, aux cheveux d'un blond presque incolore. Il a fait préparer des toasts au caviar, aux crevettes et au saumon par un traiteur scandinave du boulevard Haussmann. Il explique : On en mange à tout bout de champ, au pays de mon épouse, même au petit-déjeuner. Les plus robustes l'arrosent avec ça. Il brandit la bouteille d'aquavit. Même au saut du lit ! Le personnel est à la fête. Il abuse du schnaps, du Mumm et du Pouilly-fumé. Je suis au spectacle, les antiépileptiques m'interdisant l'alcool.

Laïla se tient, légèrement déhanchée, contre la bibliothèque de son mari. Elle a d'immenses yeux pâles et un sourire flottant. Elle porte des chaussettes blanches de coton fin jusqu'au ras des genoux. Sa beauté est parfaite, mais son public l'indiffère. Elle nous intimide tous, sauf Jacques-l'imbécile, qui lui fait des salamalecs.

Monsieur se gave de saumon et mélange les

alcools. Il manifeste un tempérament de bon vivant qui fait plaisir à voir. Il va de l'un à l'autre, la bouche pleine, le verre penchant dangereusement. Il vous prend par le poignet, vous tapote l'épaule. Il dénonce les aberrations de la politique française je ne sais où. Il rit trop fort et virevolte.

Laïla a les yeux errants. Quand elle accroche un regard, elle forme un sourire mort-né. Puis ses yeux dérivent, son regard s'élance à nouveau, plane, se faufile. Il se pose rarement sur Monsieur, son mari, qui ne lui en tient pas rigueur. Il s'approche d'elle à intervalles réguliers, pour toucher son bras, sa hanche. Monsieur a besoin de toucher, c'est son côté méditerranéen.

J'imagine Monsieur et sa femme Laïla nus dans un décor de luxe. Les draps sont resplendissants, la lumière du soir est chaude. Leurs corps sont beaux, souples et parfaitement associés. J'ai en tête une sculpture de Rodin. Je vois Monsieur et sa femme avec les yeux de l'art. Ils ont une existence supérieure, supérieure à la mienne, supérieure à celle de tous les présents.

Quand Monsieur lève haut les bras au-dessus de l'assemblée et claque dans ses mains, la soirée est terminée. Le bureau se vide de mes collègues. Laïla attrape son sac fourretout d'un geste morne, prête à suivre son mari. Moi, je reste en bras de

chemise, prétextant un travail à finir. Monsieur me taquine : Même avec une assistante, vous avez trop de travail. Je vous soupçonne d'aimer ça. À la grille de l'ascenseur, il exerce une pression bon enfant sur mon épaule. Je salue Laïla d'une courbette. Elle m'accorde un sourire vite oublié. Monsieur l'enlace. Elle se prête à l'enlacement sans émotion, gentille Laïla inexistante. Au moment où l'appareil vitré s'ébranle, elle niche sa tête dans le cou de Monsieur, ce qui me rassure.

Mes collègues, hommes et femmes de bon sens, s'égrènent dans l'impasse bleutée qui résonne de leurs rires, sous un ciel gagné par la nuit. Ils regardent leur montre et activent le pas. Ils ont un chez eux, une femme qui repasse les chemises ou un mari qui manie la perceuse. Ils ont des enfants dociles et paresseux qui peinent sur leurs devoirs le dimanche soir. Ce sont là les pièces d'un puzzle appelé famille. Même Jacques-la-forte-tête court reformer le puzzle.

Je guette à la fenêtre le passage de Monsieur et de Laïla. J'ai une petite satisfaction de voyeur à leur apparition, comme si j'avais quelque mérite à l'avoir prévue. Monsieur a des gestes éloquents. Laïla glisse sur le sol luisant, qui connaîtra demain le jet musical du gardien. Ils montent dans leur Facel Vega, un coupé de collection, datant des années 60. La chevelure de Laïla balance joliment. La Facel Vega gronde et les emporte.

J'enlève ma veste, desserre ma cravate, déboutonne trois boutons de ma chemise. Je m'assois dans le fauteuil de Monsieur et j'étends les jambes, pour faire sauter une chaussure après l'autre. Je tire sur mes chaussettes, qui sont humides, et même un peu grasses. Mes pieds viennent d'une autre planète. Leur odeur aigre se mélange à celle des fonds de verres. Il faudra que j'aère avant l'ouverture des bureaux.

Il arrive que le téléphone sonne. Quelqu'un qui confond le jour et la nuit, appelant en pure perte dans des bureaux déserts. Je retiens mon souffle jusqu'à la dernière sonnerie, comme si c'était le signe d'une menace.

Ce soir, je prends possession de la chambre de bonne. Elle va ressusciter après tant d'années. Comme l'électricité ne monte pas jusqu'au cinquième, je me suis muni d'une lampe à grosses piles rechargeables. Les bonnes s'éclairaient à la bougie, mais elles avaient l'eau, elles faisaient leur toilette dans une petite vasque trapézoïdale et leurs besoins dans des w.c. à la turque, sur le palier. J'ai aménagé la chambre avec l'indispensable : de quoi dormir, me laver et préparer un café.

Je m'ensevelis jusqu'au menton dans le duvet de montagne et scrute cette pièce d'un autre âge. La lumière diffuse de la ville pénètre par une lu-

carne haut perchée, donnant aux murs chaulés un aspect fantomatique. Quand le sommeil s'annonce, j'ajuste soigneusement ma position, je répartis le poids de mon corps sur les points de contact au sol : talons, fesses, coudes, épaules, tête. La tête, je la décentre légèrement à gauche, côté opposé à la capsule.

Ainsi gisant, le cœur calme, j'ai les doigts souples. Ils s'animent d'un mouvement léger à la surface laineuse du flokati. C'est comme une nage très douce. Elle m'entraîne hors de tout espace, au plus près d'un moi-même ancien et mystérieux.

2

Je passe le dimanche chez ma mère, au Kremlin-Bicêtre. Elle n'a plus de larmes, la pauvre petite. Elle sort son flacon de larmes artificielles à heures régulières. Elle verse trois gouttes dans chacun de ses yeux bleus, tirant sur la paupière inférieure, ce qui met à nu un globe jaunâtre, œil de ma mère.

Parfois, je suis de corvée. *Allez, t'es de corvée, mon garçon, fais pleurer ta vieille mère.* Je verse, une, deux, trois gouttes, avec une répulsion contenue. Elle bat des paupières, pour une bonne diffusion du liquide. Elle pleure artificiellement et sourit du mieux qu'elle peut : *Je me demande comment je ferais s'il m'arrivait un grand malheur, si tu décédais, supposons. J'ai du mal à croire qu'il ne me resterait pas quelques vraies larmes pour un grand chagrin.*

Je lui prends la main en remerciement de ses bonnes paroles. C'est une main torturée par la maladie : boursoufflée, ravinée, avec des doigts morts. Les doigts morts pendent comme les pattes d'un poulet prêt-à-cuire. Avec deux doigts vivants

d'un côté et trois de l'autre, les deux mains n'en font qu'une.

Pour saisir son verre, elle doit se concentrer. Elle avance les deux mains, puis assure la prise, en tâtonnant. Elle a un petit air craintif avant de se lancer. Le verre peut lui échapper ou rater les lèvres en fin de course et l'inonder. Elle en rigole : *Oh la la ! j'ai fait pipi sur moi, je retourne en enfance.* Je surveille l'opération, rectifie la trajectoire du verre, le rattrape parfois in extremis. Ou bien je la fais boire, c'est ce qu'il y a de plus simple. Elle ferme les yeux comme une femme qu'on embrasse.

La polyarthrite est une maladie rongeuse d'articulations. Phalanges, poignets, coudes, épaules, hanches, genoux, aucune n'y échappera. Ma mère finira désarticulée, marionnette à fils sans fils, elle s'affaîssera, pauvre chérie, avec le même regard bleuté candide sans profondeur. Son regard est peut-être un miroir parfait, reflet animal du monde. Le moment venu, elle dira simplement : Je suis fichue. Son regard vacillera puis s'éteindra, sans une lueur de révolte ou d'imploration. Ma mère est une femme naturelle.

Avec son handicap, elle ne bouge pas assez et se refroidit. Elle m'appelle son « petit réchauffe-moi ». Je lui frictionne les mains, les

poignets, les bras. Après quelques minutes, les couleurs remontent à ses pommettes, et même un peu dans ses pupilles déteintes.

Attention, elle va se lever. Elle se tortille comiquement pour faire riper son derrière jusqu'au bord du fauteuil, puis elle s'arcboute sur ses cannes, grimaçante. J'approche les mains de ses hanches, j'accompagne son mouvement, je ne l'aide pas, non, il ne faut pas l'aider, elle va y arriver toute seule. Oui, très bien, bravo.

Elle glousse de fierté. Elle est radieuse. Elle règne dans la pièce, pauvre petite bancale, guettant mon approbation. Je hoche la tête avec des « c'est bien ». Elle tapote ma main.

Après ce moment de gloire, elle s'achemine jusqu'au pied de l'armoire normande. Elle laisse tomber ses cannes sans ménagement, s'appuie d'une main contre un montant et de l'autre main tire une porte. Dans le corps sombre de l'armoire, une pile de linge resplendit. C'est mon linge de la semaine, le travail engrangé de six jours sans moi et pour moi. Elle dit, un peu théâtrale : *Tu vois, je ne m'écoute pas.* Elle a trouvé une position d'équilibre, mais son corps tremblotant fait vibrer la grande armoire.

Sur la corniche, il y a une statuette, deux anges aux joues gonflées. Ils font du vent, à moins qu'ils ne pouffent. Personne ne sait comment ils sont arri-

vés ici, ni pourquoi ils y restent. Ils se croient hors d'atteinte au ras du plafond. Ils m'énervent depuis trente ans, ces deux-là. Je leur lance un œil mauvais. Ma mère ne le supporte pas : *Laisse les anges tranquilles*. Elle a pris sa voix sévère d'autrefois, mais elle dérape un peu, comme la voix de Michel Simon. La maladie ronge peut-être aussi les cordes vocales. Elle s'y reprend à deux fois pour dire : Qu'est-ce que tu attends pour te changer ?

J'obéis, les affaires tombent à mes pieds. Ma mère, à nouveau campée sur ses cannes, me regarde sans sourciller. C'est le regard d'un animal familier qui a tout vu depuis toujours. Elle marmonne : *Tu es maigrichon. Tu ne manges pas assez. Tu ne fais pas de sport. Ton père faisait du sport, lui. Fais au moins du vélo.*

Je dis simplement : *Maman, s'il te plaît*, me détournant pour ôter mon caleçon. Elle me tend une à une mes affaires propres sur sa main ouverte. Je les reçois avec cérémonie, je les déplie soigneusement, je les respire. C'est une odeur rassérénante, comme l'odeur du pain tiède. Docilement, je m'habille. Elle ne perd aucun de mes gestes.

Finalement, elle adopte un air de maîtresse d'école : *Approche-toi un peu*. Elle redresse le col de ma chemise, rajuste le pull aux épaules, tire sur le pantalon et le fouette. Elle promène sur moi ses mains torturées, doigts vivants et doigts morts, elle me magnétise pour la semaine à venir.

Je sursaute quand elle effleure mon sexe. Elle fait : *Eh ! ça aussi c'est moi qui l'ai fait, hein ? J'espère qu'il marche bien. Qu'il a une gentille femme pour s'occuper de lui. Ah ! les enfants ne racontent plus rien à leur maman quand ils grandissent.*

Puis viennent les paroles rituelles de fin de séance. Elle recule la tête, au risque de se déséquilibrer, elle plisse les yeux : *Tu es beau comme un sou neuf.*

Je suis un sou neuf, je brille de tous mes feux, j'ai un bon sourire pataud illuminé, je suis un grand dadais à l'air comblé.

Le dimanche ne fait que commencer. Il va être interminable et doux. Ma mère est partie en direction de la cuisine, à l'autre bout du couloir. Pour elle qui souffre à chaque pas, c'est une expédition. Elle redoute la douleur coup de poignard, qui prend en traître. Elle avance avec méfiance, comme dans un champ de mines.

Je la rattrape sur la pointe des pieds. Je colle à sa forme vacillante, déhanchée, besogneuse. Je l'épouante de mon ombre géante. Elle se met à trottiner du plus vite qu'elle peut, petite tordue pathétique, vieille souris mécanique mal articulée, mais c'est désespéré : je tends mon bras gauche derrière son dos et, de mon bras droit, je la fauche

à la hauteur des genoux. Elle bascule avec un petit cri de bonheur que j'étouffe contre ma poitrine. Elle est légère, très légère.

Au seuil de la cuisine, elle m'échappe d'un bond d'oiseau estropié. Elle reprend respiration en se tenant à la gazinière, où l'escalope Tante Hélène mijote depuis cinq bonnes heures. C'est une escalope exigeante, il faut l'arroser tous les quarts d'heure, ce qui impose à ma mère quantité de cheminements douloureux dans le couloir. Elle dit : *Ça me fait un peu de sport.*

J'assiste en silence au dernier arrosage. Ma mère pince ses lèvres rétrécies par l'âge et prend l'air expert, c'est sa énième escalope Tante Hélène. Elle épand la sauce lourde et ambrée par bandes régulières, comme un paysan traite son champ. Elle pose sa cuillère, puis respire un bon coup. Je fais un petit salut obséquieux, et je file dans la salle à manger en me frottant les mains.

C'est une pièce de tristesse. Elle pue le mazout à cause du poêle qui marche été comme hiver. Une flamme maladive danse derrière le hublot noirci. Le parquet est imprégné de taches brunes et grasses, et une énorme table basque, un mastodonte, encombre la pièce. Personne ne l'a jamais aimée, cette table. Ma mère s'y cogne dix fois par jour. Elle crie : *Un de ces quatre, je vais virer cette cochonnerie !* Mais la cochonnerie est restée où elle est, immuable.

Je jette sur le mastodonte une nappe blanche de coton, et la pièce s'éclaire. Ma mère se tient dans l'embrasure de la porte, immobile, muette. Je lisse la nappe et l'égalise méticuleusement. Ma mère suit mes gestes des yeux et de la tête, comme un bon chien. Le maître a dit pas bouger. La bête ne bouge pas, mais ses oreilles frémissent, ses yeux larmoient, elle attend du maître le signe qui lui redonnera existence. Oui, j'ai ce pouvoir-là.

Je positionne les assiettes de Moustiers, qui ont connu des centaines de dimanches. Je tire de leur écrin les fourchettes et les couteaux d'argenterie inutilement lourds, jaunis aux points de frottement. J'organise la table avec un souci de parallélisme et de symétrie, tout en sifflotant non gaiement. Je prends un air très concentré pour essuyer bien au fond les verres de cristal d'Arque.

Si le hasard veut qu'un rayon de soleil entre dans la pièce, je l'accroche avec le cristal, la lumière explose en trente-six couleurs dans mes mains. C'est un moment artistique à saisir. J'offre à ma mère un sourire paisible. Elle frétille, noble petite abandonnée, si vaine. Elle se tient la gorge pour contenir son émotion et dire : Mon petit, mon petit.

Nous sommes assis face à face, comme je l'ai organisé, au plus loin l'un de l'autre, pour faire so-

lennel. Une grande étendue vierge nous sépare. La table est rayonnante d'ordre, de propreté et de jeunesse. Ma mère est petite et grotesque. Touchante. Son verre penche entre ses mains qui ne sont plus des mains. Elle met de l'émerveillement dans ses yeux. Elle s'excuse d'être elle-même par des soupires appuyés.

Maman, quand tu seras morte, il n'y aura plus de dimanche au Kremlin-Bicêtre, il n'y aura plus de dimanche, ce sera jour de semaine toute la semaine, l'espace et le temps seront devenus parfaitement monotones. Mais il y a une grande douceur dans la monotonie pour quelqu'un comme moi, je dois l'avouer.

Je me délecte de l'escalope fondante. Je m'accorde un verre de Saint-estèphe, mon vin préféré. Je baratte chaque lampée. J'écoute le cliquetis de nos couverts, le tintement d'un verre contre une assiette ou contre une dent. Je pense, légèrement affligé : Rien de ces dimanches riches en goûts, regards et sonorités, rien de tout ça ne me manquera quand ma mère sera morte.

Je la vois qui mâchonne sans appétit, avec application. Elle prend sur elle-même, petite payenne rabougrie invitée au château. Elle fait tout pour être à la hauteur de ce beau repas avec son

fils. Je m'exclame : *Ah ! Ce Saint-estèphe, c'est le petit Jésus en culotte de velours.* Comme prévu, elle rit : *C'était une expression de ton père.*

Je vais à elle, je brise la distance de nappe blanche, ma joue échoue contre sa joue, nos cheveux se mêlent. Je dis : C'est un beau dimanche. Elle fait oui de la tête. Elle murmure d'une toute petite voix : *C'est bête, j'ai envie de pleurer.*

Je cours chercher le flacon. Je distille dans ses yeux exorbités, fixes, inquiétants, quelques millimètres cubes de liquide-larmes.

Nous avons pour habitude de nous coucher avec le soleil. La lumière électrique coûte cher et fausse l'allure des choses. Nous regardons venir la nuit. Nous parlons à voix plus basse. Enfin nous gagnons la chambre à petits pas.

Il n'y a qu'une seule chambre, et qu'un seul lit, haut perché, trop grand pour la chambre, comme la table basque pour le séjour. Mon pyjama m'y attend, soigneusement plié, sur l'oreiller de gauche, côté fenêtre. J'aide ma mère à dégrafer sa robe Thermolactyl, puis je m'enferme dans la salle de bains. J'ouvre en grand le robinet de la douche pour faire le bruit qu'il faut. Je m'assois sur la lunette des WC. Je souffle un peu, avant la scène finale de ce dimanche ordinaire consacré à ma mère.

Dans le lit, elle se tient sagement à sa place,

vêtue de sa chemise rose saumon molletonnée. Je saute auprès d'elle. Elle tangue et pousse un petit cri rieur : *Tu es un garnement*. Nous nous embrassons. Je me tourne sans attendre. Dans la fenêtre, on ne voit que le ciel, le ciel bleu-noir des premiers temps du monde.

Parfois, je suis réveillé par le drap qui flotte et le lit qui bouge. Un poing dans l'oreiller, le bras en équerre, ma mère tente de se soulever. Elle se débat avec quelque démon, elle lutte contre l'ensellement. Et moi, je reste sans voix, regardant passivement la forme agitée de ma mère, dans la nuit profonde et artificielle. J'attends, angoissé, yeux mi-clos, mains à plat sur le drap luisant. Elle se dresse enfin. Son visage fantôme me surplombe. Je vois deux trous à la place des yeux. J'entends son halètement. Je sens son haleine lourde de vin et de viande. Je suis menacé d'effondrement de ma mère sur moi.

J'ose enfin toucher son bras tremblant, bras osseux et râpeux, bras de vieille femme. Elle dit : *Tu es là, mon Dieu*. Elle abaisse ses lèvres jusqu'à mon front, pour y déposer un baiser qui me pousse dans le sommeil une fois de plus, et cette fois sera la bonne, car j'ai fait mon devoir.

3

Le mardi soir, je quitte le cabinet en même temps que mes collègues, pour me rendre chez Valérie, au pied des Buttes Chaumont. J'y vais en marchant d'un bon pas. C'est mon sport de la semaine. Je remonte la rue La Fayette inhospitalière et interminable.

Mon pas ralentit de lui-même au boulevard Magenta. Je me réjouis toujours de la belle Gare du Nord et de ses statues à l'antique. Dans le kiosque à journaux, le vendeur à bec de lièvre me salue. Il me reconnaît trois ans après. Je lève les yeux vers le cinquième étage. Il n'y a rien à voir, les lieux n'ont pas de mémoire.

Au Bassin de la Villette, j'ai mon banc attitré. C'est une étape. Les jours de vent, le clapotis du canal me détend. Si mon banc est occupé, je m'installe à contrecœur sur le banc suivant. J'ai besoin de me préparer à la scène qui m'attend, pourtant habituelle : une nuit avec ma maîtresse. L'accouplement passe pour naturel. Il ne l'a jamais été pour moi, surtout après mon accident. J'ai pris une maîtresse pour pouvoir penser et dire « ma maîtresse », comme tout homme normalement constitué.

Valérie a punaisé à sa porte un dessin de sa petite fille, une maison bancale à deux fenêtres avec une cheminée qui fume jusqu'aux nuages. Il y a une tête à chaque fenêtre, une grosse et une petite. On lit : *ché valérie et marie, frapé for*. Je ne connais pas Marie. Valérie me reçoit quand elle dort chez son père, le mardi soir. Elle dit souvent en plaisantant : *Si Marie te surprend dans mon lit, tu sera forcé de m'épouser*. Une plaisanterie douceuse.

*Je frape for*. Voici Valérie, ma maîtresse, une femme charpentée. Son corsage est tendu à craquer sur sa poitrine nue. Entre chaque bouton, une meurtrière laisse apparaître sa peau, une peau étrangère, peau de Valérie, qui sera bientôt livrée à mes caresses. C'est attirant et inquiétant.

La porte à peine refermée, elle entreprend de me dévêtrir, tout en faisant sauter un à un les boutons de son corsage. Au dernier, il s'ouvre béant. Ses seins tanguent dans la pénombre. Elle guide ma tête jusqu'à eux.

Nous nous dépouillons de nos derniers vêtements sur son lit, derrière le piano noir, qui délimite une partie chambre dans le séjour. La Méthode Rose est sur le pupitre. Petite Abeille bourdonne, do mi mi ré fa ré sol. Marie fait trente minutes de piano par jour. Sa mère y tient beaucoup, elle aurait tant aimé apprendre la musique.

Valérie promène ses lèvres sur ma poitrine. Elle rampe insensiblement vers mon ventre. Ses seins pèsent sur mes cuisses, mes genoux. Je me durcis sans y penser. C'est bien. Laqué sur sa façade, le piano est à l'arrière en bois blanc non raboté. Je pense : Les coulisses de la musique. Je fais aller la tête de droite et de gauche pour exprimer le plaisir. Je vois par intermittences la photo de Marie sur la table de nuit. La fillette est en jupette et chemisier à fleurs multicolores, sur la plage. Elle a un vilain sourire à cause du soleil. C'est une petite potelée encore plate de poitrine. Elle nous regarde, bras ballants, sur fond de mer à crêtes blanches. La photo a fixé l'envol de ses boucles blondes. Je devine son sexe sous l'étoffe que le vent plaque contre ses cuisses.

Le moment est venu de renverser la situation. Valérie chavire et s'abandonne. Son sexe est une confusion de chairs grises, dans la lumière qui monte de l'avenue. Une houle parcourt son ventre. Ses jambes s'élèvent en appel du mâle. Elle appuie sur mes reins tout en se soulevant pour me rejoindre.

Ainsi, je suis planté dans le corps d'une femme. Cette situation banale, que j'ai provoquée, ne laisse pas de m'étonner. Je me dis : *Quoi que tu fasses, tu ne feras plus partie du troupeau des*

*gens normaux.* Valérie a les sourires évasifs d'un nouveau-né, paupières mi-closes, frémissantes. Le sang est monté à ses joues.

Trois étages plus bas, sur l'asphalte, les voitures continuent leur défilé. L'épicier arabe abaisse son rideau de fer à grand bruit.

Je suis un Pierrot à tête penchée, un ouistiti nostalgique accoudé au bord de lui-même. J'assiste, de la plus haute branche, à la métamorphose d'une femme. Elle a pris le masque du sérieux, regardant loin derrière moi. Sa respiration est devenue hale-tante, ses sourires mécaniques. Une plume s'évade de la couette crevée et atterrit sur son épaule. Vite délogée, elle va se poser sur le cadre de Marie.

Valérie mordille sa lèvre nerveusement. C'est le signal. Je me concentre comme un pilote au décollage. La femme se cambre, m'inonde, pousse trois cris déchirants en se tortillant, puis s'immobilise. Je suis ébahi de faire à ce point effet sur quelqu'un.

Quand elle a repris son souffle, elle dit : *Oh ! mon chéri !* La fatigue trouble ses yeux brillants. Elle passe une main moite sur mon visage, sur mes épaules. Elle flatte l'animal. Il est un bon amant.

Valérie ignore tout de mon accident. Pour elle, je suis un homme normal. Il me plaît d'être regardé comme un homme normal, qui fait tout normalement, y compris ce qu'on appelle l'amour. Mais je

me satisfais de satisfaire l'autre, au mépris de mon propre plaisir. En vérité, j'ai la crainte, absurde, de m'épancher par le trou de ma tête artificiellement protégé. Valérie dit, boudeuse : *Il n'y en a que pour moi !* Puis elle prend l'air coquin : *En plus, j'en reprendrais bien un petit coup, moi !* Elle est vulgaire, mais naturelle. Le naturel est peut-être toujours vulgaire.

Je consens à m'installer sur le dos, une main plaquée contre ma capsule. Valérie dit : *Tu vas voir un peu !* Elle me chevauche, l'air décidé, et m'introduit en elle. Son va-et-vient s'accélère quand elle sent que je me relâche. À l'instant où je me vide, mâchoires bloquées, pressant ma tête de toutes mes forces, elle jouit de nouveau. Parfois, elle pleure sur moi. Ses larmes me mettent mal à l'aise. Elle bafouille : *C'était trop bon !* Dans la minute qui suit, elle dort. Et moi, je goûte, il est vrai, un moment de paix.

Valérie n'est qu'un prénom pour moi. Elle travaille comme caissière au Franprix. J'avais oublié une brosse à dents sur le tapis de caisse. Forte de l'adresse inscrite sur le chèque, elle avait frappé à ma porte. J'avais hésité à la reconnaître. À la ville, les employés d'un magasin ne ressemblent pas à eux-mêmes. La blouse d'écolière marquée FRANPRIX s'était changée en minijupe et t-shirt

moultant. Je lui avais dit machinalement : *C'est trop aimable de votre part.* Elle avait avancé un pied : *Ça a l'air gentil, votre appartement. Vous ne m'offrez pas un verre ?* Nous nous étions installés devant un Coca Light. Étranger aux femmes depuis des mois, je la regardais comme une maîtresse possible, quand elle avait dit, dans un souffle : *J'ai envie de vous.*

Je l'ai découverte le soir même sans blouse Franprix ni minijupe, nue. Elle était la même et une autre. Son identité clignotait. J'hésitais à la toucher. Son trouble n'était pas de même nature : elle était allée directement à mon sexe.

Ayant l'image d'un séducteur de belle allure, j'avais souvent fui des femmes entreprenantes. Mais Valérie s'était présentée au bon moment.

J'ouvre les yeux avec le jour, le ciel est pauvrement éclairé. Valérie est étalée à plat ventre. Sa cuisse me bloque une jambe. Je la dégage peu à peu, ou bien d'un coup, comme quelqu'un qui se retourne dans son sommeil et s'apaise dans une nouvelle position. Si Valérie se réveillait, je devrais assurer un autre épisode : les amants au petit-déjeuner, après une nuit d'amour dont l'odeur se mêle à celle du café frais.

Pour éviter de projeter mon ombre sur la dor-

meuse, je progresse à quatre pattes, le sexe en balancier. Avec mes vêtements, que j'ai regroupés à gestes ralenti, je protège mes mains et mes genoux des échardes du vieux parquet. Quand il craque, je marque une pause. Une fois le piano contourné, je peux me relever, fier de mon exploit dérisoire. Le mardi suivant, Valérie dira : *Tu ne m'as même pas fait un bisou en partant !* Je dirai : *Tu ne dors pas ?* Elle dira : *Même quand je dors, je sens les bisous.* Valérie a des tendresses enfantines qui m'agacent un peu.

Je me laisse entraîner par la pente de l'avenue de Laumière, tout en fouettant les plumes de couette accrochées à mon pantalon. Libéré de Valérie pour six jours. À chaque pas, elle s'efface un peu plus, je me vide d'elle, ma vie se resserre.

Je m'arrête en bas de la rue, au Kilomètre Zéro. C'est le nom du café. Le patron est un ancien routier qui regrette la route. Il me sert régulièrement la même histoire : *Un jour ici, un jour là. La liberté, mon garçon. L'aventure. Et pas besoin de faire des courbatures comme dans le commerce, t'es tout seul avec ton bahut. Tu l'aimes, ton bahut, tu le bichonnes, c'est comme son cheval pour un cavalier. Il faut le sentir, enclencher la bonne vitesse au bon moment et il la grimpe, la côte raide comme ça, il la grignote, avec ses vingt tonnes au cul. Quand*

*je partais le soir avec cinq cents bornes et une nuit blanche devant moi, j'avais ma provision de clopes, mon pack de Kro, France Inter. Ah ! putain, j'étais heureux ! C'est pas comme dans ce bistrot...*

Le mercredi, jour sans école, il fait le garde d'enfants derrière son comptoir. Valentine joue à la marelle sur le pavé du café. Elle pousse de profonds soupirs et s'applaudit elle-même, pour se rendre intéressante. Les habitués la chahutent gentiment. Elle se débat en criant : *Oh ! mais !* Son père dit : *Quel numéro !* Elle m'adresse des soubries charmeurs. Je pense : Dieu merci, je n'aurai jamais d'enfant.

III

C'est un lundi d'été, un morne lundi aggravé par l'été. Le cabinet marche sur une jambe. L'expression est de Monsieur. La moitié des employés ont déserté. Ils sont partis frénétiquement vers les plages ou les montagnes, dans des automobiles passées au kärcher. Monsieur ricane : *Cinq mille morts sur les routes. Ils ont du courage !*

Chaque fois qu'il blague à froid, deux pattes d'oie plissent le coin de ses yeux. Il s'assoit d'une fesse sur mon bureau, un pied en balance. Le pied est logé dans une chaussure anglaise cousue main, luisante comme un article de vitrine. Monsieur est un homme stylé. Mon père disait toujours : *Un bourgeois, ça se reconnaît à ses pompes.* Monsieur n'est pas un bourgeois, c'est un seigneur et je suis son sujet.

*Vous n'allez tout de même pas rester à Paris tout l'été ?* Monsieur attend ma réponse. Mon rire arrêté provoque chez lui un rire franc. *Vous êtes un garçon plein de mystère.* Il enferme son genou dans ses mains entrecroisées et me regarde pour percer mon mystère. Je tripote un portemine. Il dit : *Vous*

*me faites penser au Travis de « Paris, Texas »... Allez, je vous invite au « Pasolini », mon cher Travis, cela vous fera un peu de vacances. Oui, je sais, vous avez énormément de travail ! Mais j'ai déjà réservé, mon épouse nous y attend.*

Le Pasolini n'est pas un restaurant pour moi, je ne le connais qu'au travers de ses vitres fumées, et m'asseoir à la table de Monsieur m'intimide, surtout en présence de son épouse. Je serai une pièce rapportée. Je manque de bonnes manières.

Monsieur a perçu ma gêne. Dans l'ascenseur, il occupe le silence : *Moi, la chaleur n'a jamais affecté mon appétit. J'aime qu'un repas soit musical – pas un repas en musique, on ne peut pas jouir simultanément de la bouche et de l'oreille –, je veux dire un repas à forme musicale, avec un tempo. Par exemple, un repas concerto grosso : le soliste au couteau-fourchette, le grand cru en orchestre... Je dis n'importe quoi ! En tout cas, rien ne m'a jamais coupé l'appétit, pas même le mal d'amour. Je dis : Je ne peux pas vous imaginer malheureux en amour.* Il s'étonne. Je confirme mollement, en lui demandant de m'excuser. Il se rembrunit. Je répète : *Excusez-moi.* Il me prend par l'épaule : *Vous ne m'avez pas offensé, vous vous êtes seulement laissé abuser par votre imagination, mon garçon.*

Laïla est assise à la terrasse. Bien que nous nous approchions dans l'axe de son regard, elle ne nous voit pas, ou ne veut pas nous voir : ma présence la gênerait-elle ? Pour attirer son attention, Monsieur entonne l'air de Rigoletto, *La donna è mobile.* Il obtient d'elle un sourire de Joconde. Il se jette à genoux au mépris de son costume en lin et lui tend un bouquet imaginaire : *Ti voglio bene, Mona Lisa.* Des gens rient. Laïla avance une main que Monsieur saisit en l'invitant à se lever, puis il l'entraîne dans le restaurant aux vitres sombres. Je les suis comme un petit garçon.

Dans la ville surchauffée, l'immense salle est une oasis de fraîcheur. Des plantes vertes exotiques frémissent sous les oiseaux-ventilateurs. Un Neptune barbu armé de son trident règne sur une fontaine de marbre blanc sous une coupole lumineuse. Le patron à chemise rose ouvre les bras à Monsieur Anselme. *Benviato, Monsieur Anselme. Comment allez-vous, Monsieur Anselme ?* Madame Anselme n'a droit qu'à une révérence. Elle se tourne vers moi, comme pour me prendre à témoin de la différence d'accueil, et elle me sourit. C'est un sourire que je ne lui connaissais pas : simple, vrai. Il me rassure.

Je laisse Monsieur choisir le menu, par politesse et par ignorance. Quant à Laïla, le sujet ne l'inté-

resse guère. Ce sera, en entrée, un vermicelli alle acciughe. Comme je ne comprends pas l'italien, je ne suis alerté qu'à l'arrivée du plat, par son odeur. C'est du poisson, le pire des poissons pour moi : des anchois. J'ai l'habitude de changer de trottoir avant l'étal d'une poissonnerie. J'ai toujours grimacé près d'une femme parfumée à l'ambre, avant même d'apprendre que l'ambre vient de l'intestin du cachalot. Mon seul recours est l'autopersuasion. J'adore les anchois. Je détends mes muscles faciaux et, plutôt que de bloquer mon souffle, je respire profondément pour accueillir le premier anchois.

Par chance, mon haut-le-cœur échappe à Monsieur. Il raconte à la table voisine son arrivée en gare de Naples avec trente-six valises (dont trente-cinq pour son épouse, précise-t-il dans un rire). *J'avise un porteur assis à l'orientale, les yeux mi-clos. Il m'ignore, il me snobe complètement ! Il faut que je lui chatouille le nez avec un billet de 10.000 lire pour qu'il bafouille sans me regarder : Revenez demain, j'ai gagné assez pour manger aujourd'hui !* Tout le monde de s'esclaffer : Ah ! ces Napolitains !

Le troisième et dernier anchois est passé. Laïla me murmure : *Il est ridicule, il a lu cette histoire dans un livre de Dominique Fernandez.* Elle a écarté sans façon les affreux anchois et mange

du bout des lèvres. C'est un oiseau posé au bord de l'assiette, avec un vermisseau au bec. J'attaque le plat de pâtes, à la sauce d'anchois, bien entendu, mais moins fort en goût. Monsieur me dit, avec un regard ironique pour sa femme : *Vous, au moins, vous faites honneur à ma table.* Laïla aspire bruyamment son vermisseau.

La table est silencieuse, quand on nous sert le vitello tonnato. Vitello, c'est du veau, mais tonno, c'est du thon. Le sort s'acharne. Cette fois, je me dédouble : il y a celui qui mange et celui qui écoute Monsieur avec la plus grande attention, acquiesçant avant la fin de ses phrases. Il m'explique que ce plat est typiquement lombard. La Lombardie est la grande région d'élevage du veau, l'osso buco est né en Lombardie, de même que la célèbre escalope milanaise... Laïla dit, d'une voix monocorde, tout en caressant la feuille d'une plante verte : *Mon mari apprend l'encyclopédie Larousse par cœur ; il est arrivé à I comme Italie.* Monsieur ne relève pas. Il me montre la bouteille dans le seau à glace : *C'est un délicieux vin rouge léger produit dans la Valtellina, au nord de Milan, une autre merveille de la culture italienne, que mon épouse ne connaîtra jamais, puisqu'elle ne boit que de l'eau plate, pauvre chérie, et pourtant...* (Il regarde Laïla droit dans les yeux.) *Pourtant... cette merveille n'est pas sans rapport avec la merveilleuse Laila, il*

*s'appelle l'*Inferno*. C'est un enfer d'une extrême douceur, dont on ne peut plus se passer quand on y a goûté. Un piège, en quelque sorte.*

Puis il se tait, les coudes échoués sur la table. La détresse que je lis sur son visage me fait passer le goût du poisson. Je transforme en toux un nouveau haut-le-cœur. Laïla me dit : *Excusez mon mari, il fait tellement de vent autour de lui, il soulève tellement de poussière qu'il ne voit pas les gens. Il n'a pas remarqué que vous détestiez le poisson.* Je proteste avec un accent de sincérité bien calculé. Le sourire que m'adresse Monsieur est une récompense. Il me ressert un verre d'*Inferno*. Mes médicaments interdisant l'alcool, je risque la crise d'épilepsie.

Laïla est partie aux toilettes et tarde à reparaître. Son assiette de vitello est à peine entamée. Monsieur se parle à lui-même : *Au fond, c'est peut-être moi Travis... Un Travis qui parle trop pour ne rien dire...* Il finit la bouteille d'*Inferno*. Je suis désolé de vous avoir infligé cette scène de bas étage. Les êtres humains sont les seuls animaux de la création à travailler à leur perte.

L'heure est venue de reprendre le travail. Je laisse Monsieur devant une deuxième bouteille d'*Inferno*. Ma tête est une fleur trop lourde pour sa tige. Je vacille jusqu'aux toilettes du bureau. Je

me prosterne devant la cuvette marquée Standard et me libère en trois spasmes de mon repas de luxe.

Prostré devant mon écran, je pense à Véra. Elle m'a dit en partant : *Je vais offrir mon corps au soleil.* Je pense à son corps offert au soleil.

Pour la première fois, je quitte le bureau avant l'heure pour rentrer à Mairie-de-Pantin. Mon visage s'engourdisait, mes gestes devenaient gauches. Quand la crise d'épilepsie ne survient pas brutalement, ce sont des signes annonciateurs. Peut-être étais-je simplement ivre ou perturbé au point d'inventer ces symptômes, mais je n'ai pas voulu prendre le risque d'un coma sur le lieu de travail.

Je m'apaise dans le taxi, à mesure que s'éloignent Monsieur, son épouse infernale, le restaurant ennemi. Oui, ennemi. Le Pasolini est un lieu maléfique.

Valérie m'appelle au téléphone : *J'ai une surprise pour toi, demain soir.* Je n'aime pas les surprises. Toute surprise me déstabilise. *Je ne veux pas de surprise !* Elle dit : *Eh bien, j'ai tondu le caniche, figure-toi !* Valérie n'a pas de chien... *Je n'ai pas de chien, mais j'ai une chatte.* Un rire grinçant interminable la secoue. Je l'imagine renversée sur son canapé en skaï, les genoux s'écartant au rythme des secousses. Brusquement, le sens de

cette phrase énigmatique s'éclaire. J'en suis défait. La vulgarité est partout. Le vernis social craque de partout. Le monde entier sent le poisson.

2

Laïla a disparu depuis hier. Depuis le moment où elle s'est levée de table, au Pasolini. Partie pour les toilettes, jamais revenue. D'après Monsieur, elle est passée à leur appartement du Parc Monceau pour prendre des affaires, et elle s'est volatilisée. Il se détourne pour cacher son trouble. Il s'accoude à la fenêtre de mon bureau, scrutant les toits de zinc vibrant de chaleur, comme s'il avait une chance d'y surprendre le fantôme de sa femme.

Bien entendu, il compte sur moi pour garder le secret au cabinet. Je suis élevé au statut de confident. Je dis, embarrassé : *Votre femme est peut-être allée chez une amie*. Monsieur parle sans se retourner : *Les gens comme elle n'ont pas d'amis*. J'avance une autre idée commune : *Dans un couple, on a parfois besoin de prendre un peu de distance*. Monsieur dit : *Elle a toujours été à distance, c'est sa nature profonde*.

Il se laisse choir dans le fauteuil de Véra, en ajoutant : *Sauf à des moments imprévisibles d'effusion totale qui, à chaque fois, malheureusement, ont balayé en moi tout le malheur passé... C'est affligeant !* Il sort brusquement de mon bureau en s'excusant.

62

63

J'entends le grondement de la Facel Vega. Monsieur a quitté le cabinet en plein après-midi. Sans doute va-t-il sillonna la ville au ralenti, en quête d'une femme blonde de petite taille vêtue d'un tailleur blanc. Son errance sera traversée de faux espoirs, de découragements et de colères.

L'écran de mon ordinateur affiche en pure perte le formulaire de déclaration à l'URSSAF. Mon bureau ne ressemble plus à mon bureau. Les pas de mes collègues survivants dans le couloir sonnent étrangement. Le cabinet Pierre Anselme est devenu l'ombre de lui-même. Toute tentative de me ressaisir me fait tourner la tête et me porte au cœur. Au mépris de tous mes principes professionnels, je décide d'aller me réfugier au cinquième étage.

La femme de Monsieur est endormie sur mon flokati, pieds nus.

Je reste figé dans l'encadrement de la porte, une main sur la poignée. Il m'est encore possible de la refermer sans bruit et de conclure à une hallucination. L'être humain a cet incroyable pouvoir de mauvaise foi. Mais je ne peux pas détacher mes yeux de cette femme échouée dans mon espace intime. Elle est recroquevillée dans une position de souffrance ou de défense. Ses cheveux recouvrent en partie son visage. Sa jupe remontée dévoile un

string noir de dentelle ajourée. Le prénom de Laïla, que je me répète, ne la désigne pas. Laïla, l'épouse de Monsieur, est ailleurs dans la ville. Monsieur finira par la trouver ou elle reviendra d'elle-même pour un nouvel épisode d'effusion.

La femme s'ébroue, rejetant sa masse de cheveux d'un mouvement de tête, et elle découvre ma présence. Ramenant les jambes contre sa poitrine, elle rabat sa jupe sur ses genoux. Nous nous regardons en silence. Je baisse les yeux et m'apprête à rebrousser chemin. *Ne partez pas, s'il vous plaît ! Je compte sur votre silence. Je vais rester ici quelque temps, si ça ne vous dérange pas.* Je bafouille : *Ce n'est pas chez moi.* Elle dit : *Oh ! Si ! Ce lieu hors du monde vous ressemble comme il me ressemble. En découvrant cette chambre, j'ai tout de suite compris que c'était vous. L'employé modèle. Le bras droit de mon mari.* Elle a un rire acide. *Il est sûrement terriblement malheureux de m'avoir perdue. Mais, rassurez-vous, il aime le malheur. Il a vite compris qu'avec moi, c'était mission impossible, mais il aime les missions impossibles.*

Je brise sans formalités ce tête-à-tête irréel pour dévaler les marches de bois blanc. Dans le noir et l'odeur de poussière des archives, j'attends que se calme mon tremblement.

Dieu merci, Monsieur n'est pas rentré. Tous les employés ont quitté les lieux, en rognant une dizaine de minutes sur l'horaire. Je rédige d'une traite la déclaration trimestrielle à l'URSSAF, puis je me lance dans les fiches de paye du mois. Quand l'émotion est trop forte, elle ne trouve pas sa place, elle reste à la porte. J'ai le souvenir d'une femme ayant perdu ses trois filles dans un accident de voiture. Elle était calme, détendue, presque légère : *C'est une chance, elles n'ont pas souffert, elles ont été tuées sur le coup.*

Un bruit dans le couloir m'alerte. Je me liquifie. Ma tête se brouille. La porte s'ouvre sur un Jacques très agité. Il a perdu son iphone. Il est catastrophé : *C'était un cadeau de ma femme.* Il me lance en partant : *Tu restes ici toute la nuit, toi ?*

Je me perds dans les courbes multicolores et aléatoires de mon écran de veille. Rien n'est décidé au moment où je me lève, mais je suis déjà dans la pièce des archives, je m'élève sans bruit dans l'escalier.

Je m'arrête sur la dernière marche.

Derrière cette porte se trouve la femme de Monsieur. Je le sais et n'y crois pas. C'est une fable. Un produit de ma fantaisie. La femme de Monsieur dans mon lieu secret, qui est un non-lieu, hors de l'espace et du temps communs ? Impossible. Presque comique.

Puis je me tiens un langage raisonnable : ce lieu ne m'appartient pas, il appartient à Monsieur, comme tout l'immeuble de la société. C'est tout simplement son grenier. L'épouse de Monsieur y est chez elle et Monsieur et Madame Anselme font ce qu'ils veulent de leur grenier. Ils font ce qu'ils veulent de leur couple. Je suis hors sujet.

Je descends à reculons, une marche puis une autre, sans lâcher des yeux la porte interdite, comme si j'attendais qu'elle s'ouvre d'elle-même – avec la crainte qu'elle ne s'ouvre, car ma mort est derrière. La mort de ce moi patiemment construit contre la mort.

Je me rassois lourdement à mon bureau. C'est mardi, Valérie m'attend. Elle s'est parfumée. Elle se tortille en anticipant mes caresses sur son caniche tondu. Au simple souvenir de cette vulgarité, je sais que je n'irai pas. Je ne décrocherai même pas le téléphone. Je suis enfin libéré de ma maîtresse. Un vrai soulagement.

Ma tête bascule, mon regard se fixe sur le plafond. Au-dessus, juste au-dessus, à quelques mètres se trouve la femme de Monsieur. Laïla Princesse au cœur froid. Vierge déletière. Elle m'aimante. Me paralyse. Ma tête m'élance. Je suis rompu. Je m'affaisse sur mon fauteuil.

Le jet d'eau du gardien me réveille. Comme avant. J'ai à peine le temps d'entrer dans mon rôle officiel que Jacques surgit. Il est neuf heures pile : un délégué syndical doit montrer l'exemple. Il est maintenant convaincu que son iphone a été volé. Ici même. C'est la grande affaire du jour, qu'il colporte de bureau en bureau.

SMS de Valérie sur mon répondeur : *Si tu n'es pas mort ou paralysé, tu es un salaud !* Je lui réponds par la même voie : *Je suis un salaud.* Je rigole nerveusement.

Les employés s'étonnent de l'absence de Monsieur. Ils tiennent des conciliabules dans le couloir. Jacques m'ayant fait une réputation de chouchou, on me questionne. Je banalise : *C'est l'été, le cabinet marche sur une jambe.*

Mais Monsieur occupe toutes mes pensées. À son entrée dans mon bureau, j'aurai un rôle de composition à assurer : dire bonjour, Monsieur avec mon expression habituelle, mêlant le plaisir, la gratitude et l'admiration, puis enchaîner sur la disparition de son épouse, la voix vibrante d'inquiétude. À sa réponse, il me faudra adopter l'air soucieux, pour dire finalement : Vous avez prévenu la police, Monsieur ?

Je répète intérieurement ce rôle avec des moments de découragement et de honte. Je regrette ma vie réglée d'hier. Une fois de plus, j'ai perdu mon chemin à cause, à cause d'une femme.

La mauvaise foi vient à mon secours : au fond, je ne suis en rien concerné par le caprice d'une femme oisive, auquel je suis complètement étranger. Sa fugue sera bientôt passée en pertes et profits de leur vie commune. Monsieur est la victime consentante d'une femme qui n'est pas son genre, voilà ce que j'ai compris.

La dénonciation m'apparaît alors comme une évidence. Il me faudra confesser mon squat à Monsieur, et j'en rougis à la simple idée, je ne serai plus l'employé sans reproche. Mais il me comprendra comme il m'a toujours compris. Il en rira, même. Et je serai celui qui lui a rendu sa femme. Il m'embrassera comme à mon retour de l'hôpital Lariboisière.

Le bruit de la Facel Vega monte de la cour. Le couloir devient subitement silencieux, comme la forêt à l'approche d'un prédateur. Ma porte ne s'ouvre sur Monsieur qu'après un temps interminable. C'est le Monsieur habituel, maître de lui-même. Il me soumet un impayé à gérer après trois rappels : *Il est bon pour l'huissier, celui-là !* Aurait-il si vite tiré un rideau sur le passé ? J'évoque Laïla, du bout des lèvres. Il dit : *Je suis veuf, mais on n'a toujours pas retrouvé le cadavre.* Il rit. Je ne ris pas.

Le rire faux de Monsieur donne le ton de ce mercredi au ciel plombé. Tout est nimbé, flottant. Je sue, mes mains tremblent. Je me surprends à rêver du haut si proche et si lointain comme d'un refuge. Ici, en bas, j'exécute les tâches routinières en automate, au risque d'erreurs grossières : la comptabilité requiert de la minutie, il me faudra tout reprendre demain. Demain... Demain est un gouffre.

Monsieur n'a pas reparu dans mon bureau depuis plusieurs heures. C'est anormal. J'en suis à la fois soulagé et tourmenté. Aurait-il quelque grief à mon égard ? Mon comportement de coupable m'accuserait-il ? Je me calme : la nature des faits excède l'imagination. Mais l'hypothèse extravagante d'un couple pervers relance mon inquiétude. Laïla serait coutumière de ce genre d'écart au sujet de son mari, qui s'y serait résigné. Elle aurait jeté son dévolu sur moi avec sa complicité passive. Il serait parfaitement au courant de la situation et, donc, de ma trahison.

Adolescent, je passais des journées entières seul au bord de la mer, je me baignais par tous les temps. Un jour, une femme distinguée, au port de danseuse, s'est approchée de moi : *Ça vous tenterait de faire l'amour avec moi ? Je me suis em-*

*pourpré.* Elle a ajouté : *Ne vous méprenez pas, c'est sans contrepartie, je ne suis pas une prostituée.* Elle m'a désigné son mari, qui jouait dans les vagues avec leur chien : *Lui-même m'a encouragé à vous aborder. Je vous trouve très beau, j'ai férocement envie de vous.* Elle riait de mon effarement, découvrant deux canines très pointues.

Ils m'ont emmené jusqu'à un camping-car stationné dans la lande. Pendant que le mari préparait la couche, la femme a baissé mon maillot et s'est enroulée autour de moi. J'étais figé et flasque. J'ai fui sans même renfiler mon maillot, les mains en cache sexe.

Les conciliabules ont repris autour de la machine à café. Monsieur n'a pas quitté son bureau de la journée. Jacques ricane : *On est dans un vaisseau fantôme. Sans patron, un délégué syndical a perdu sa raison d'être.*

Les employés se sentent menacés dans leur emploi, en ce temps de crise. Expert Plus, un grand cabinet concurrent, vient de faire faillite. Je les rassure : la Société Pierre Anselme a récupéré un tiers de sa clientèle, nos comptes sont largement positifs. On me persuade d'aller frapper à la porte de Monsieur.

Monsieur, manifestement désœuvré, m'accueille avec un pâle sourire. Il se redresse sur son

fauteuil : J'ai quelque difficulté à me concentrer. La vie est faite de déséquilibres rattrapés, comme la marche. Des déséquilibres plus ou moins longs, plus ou moins graves, jusqu'au dernier, qui est irrattrapable. Je dis, la bouche sèche : *Vous n'avez pas de nouvelles...* Il a donné le signalement de Laïla à la police. Elle est en photo dans toutes les voitures de ronde. Il hoche la tête : *Vous vous rendez compte, en appeler aux flics pour résoudre ses problèmes de couple !*

Puis il m'invite à m'asseoir : *Vous connaissez l'entreprise aussi bien que moi, mieux que moi et vous êtes au fond beaucoup plus sérieux. Un peu trop, même, vous gagneriez à vous divertir de temps à autre... En dix ans de vie commune, mon épouse m'a habitué à pas mal d'excentricités. Cette fois-ci, c'est plus grave, je crains le pire pour elle. Et pour moi-même. J'ai besoin de vous pour assurer l'intérim. Ce sera fait dans les règles. J'ai préparé un contrat.*

Cette déclaration me prend à revers. Une vague d'émotions contraires me soulève, du plaisir à la honte. Je bafouille : *Je ne suis pas digne de votre confiance, Monsieur.* Il hausse les épaules : *Que vient faire la dignité là-dedans ? Il s'agit de votre compétence.*

Je rejoins mes collègues avec, sous l'avant-bras, une convention d'embauche comme direc-

teur administratif et financier. À ma mine troublée, ils s'interrogent. Mon « tout va bien » murmuré ne les rassure guère. Jacques me poursuit jusque dans mon bureau. Je lui conseille abruptement de demander audience à la direction générale.

Il rapplique très vite pour me présenter des félicitations embarrassées, puis, sans ambages, une revendication qui lui est chère : l'assouplissement des horaires de présence au bureau, eu égard aux dépassements qu'entraînent les expertises sur site. Monsieur l'a toujours rejetée, arguant légitimement du statut de cadre des experts. Je me surprends à adopter un ton autoritaire et expéditif : *J'y réfléchirai.* Il me donne du Monsieur le Directeur en sortant, à peine ironique, déjà soumis. Les syndicalistes de son espèce ont besoin d'un patron comme les chiens d'un maître. Ils montrent les dents pour obtenir une caresse.

Agnès avait fini par me mépriser. C'est peut-être l'aboutissement naturel de toute relation amoureuse. Je l'avais déçue au fil des jours, mon image s'était étiolée. Pour la musique, et même pour la gestion comptable, elle me prêtait du génie – c'est le mot qu'elle employait – et me rêvait en virtuose ou pdg d'une multinationale. Elle traitait mon manque d'ambition de paresse. Elle ricanait de mon plaisir à jouer dans les pianos-bars. Elle

ne pouvait m'aimer que génial, exceptionnel. Elle s'est remariée avec un ponte de l'hôpital Cochin. La petite infirmière, femme du grand patron.

Je me sens illégitime dans le poste où m'a porté Monsieur, mais j'ai la faiblesse d'y voir une revanche contre Agnès. Peut-être contre l'amour qui ne tient pas ses promesses.

Je rentre à Mairie-de-Pantin à pied. En cette fin d'après-midi, la chaleur est à peine tombée, on respire mal. La ville vit au ralenti. Les bruits sont assourdis, comme par temps de neige. La Gare du Nord est sur mon chemin, comme par hasard. J'achète *Le Monde* au kiosquaire à bec-de-lièvre. Il dit : *On ne vous voit plus souvent dans le quartier*. Je m'installe à la terrasse du Café des Deux Gares. Je commande un whisky. J'ai vue sur les trois fenêtres de mon ancien appartement, au cinquième étage. J'imagine Agnès qui arrose les fleurs sur le balcon. Elle porte la robe mordorée qui se boutonne sur le devant et va si bien avec ses yeux verts pailletés d'or. Il y a sept gros boutons métalliques. Pratiques pour l'amour impromptu. J'ouvre *Le Monde* et le referme. Je commande un autre whisky. Je pars sans le boire.

Ma promotion m'a fait oublier Laïla pendant quelques heures. La générosité de Monsieur a alourdi mon sentiment de faute. À l'entrée de l'impassé conduisant au cabinet, mes jambes se dérobent, je ne marche pas droit. C'est une séquelle de ma trépanation. J'ai pris l'habitude de corriger mon pas, mais, ce matin, je n'en ai pas la force. Le gardien me suit des yeux.

Il est neuf heures passées. Jacques me tombe dessus : *Alors, depuis que tu es directeur, tu arrives en retard !* À mon visage renfrogné, il change de ton : *On a bien le droit de rigoler, non ?*

Le personnel est plus avenant, à mon égard, vaguement craintif. Avant, je n'existaient pas pour eux. J'étais silencieux, entièrement voué à ma tâche obscure. Je n'existaient que pour Monsieur. Me voilà sans lui sur le devant de la scène. Je vais devoir apprendre à communiquer, donc, une fois de plus, tirer le rideau pour une nouvelle vie. J'en veux presque à Monsieur, qui se montre en fin de journée, surexcité. Claquant des talons dans le couloir. Parlant et riant fort.

Réunion générale. Il explique que de graves problèmes de santé l'obligent à passer la main, il se contentera de la présidence du conseil d'administration. *Mais, comme dit Saint Thomas d'Aquin, le mal est un certain bien. Notre cabinet avait besoin d'un sang neuf... En situation de crise, la plupart crient famine, quelques-uns font ripaille. Dieu merci, nous faisons partie des privilégiés, notre clientèle s'est développée, l'embauche est à l'ordre du jour... Certes, il va falloir vous habituer à un autre style de management. Mon successeur ne parle pas pour ne rien dire !* Rires.

Il me prend par les épaules. *Vous allez passer de l'insupportable faconde méditerranéenne à l'insupportable rigueur nordique. Jamais un mot de trop, pas un mot à la place d'un autre, pas un mot au-dessus de l'autre.* J'esquisse un sourire en baissant la tête. Il m'a semblé entendre un bruit à l'étage au-dessus. Je marmonne : *Je ferai de mon mieux.* Ils attendent la suite, en vain. Monsieur ironise : *Vous voyez ce que je vous disais ! Et maintenant, champagne ! C'est le dernier jeudi du mois... et de moi ! J'aurai respecté notre rite jusqu'au terme de ma fonction. Mon épouse s'excuse, elle est retournée chez sa mère, au Danemark. Je suis le seul à ne pas rire.*

À nouveau, le bruit. Un grattement, qui cette fois ne passe pas inaperçu. Monsieur dit : *Les ron-*

*geurs font la java au grenier. La première décision du nouveau directeur sera de mobiliser le service de dératisation du IX<sup>e</sup> arrondissement !*

Les employés sont partis. Monsieur est franchement ivre. Il est assis raidement, légèrement vacillant, sur le canapé Scandiv Design, un œil ouvert, un œil fermé, main à la joue. Une réplique du portrait d'Egon Schiele accroché au-dessus de sa tête. Je me souviens de ses paroles, que j'avais prises pour une boutade : Je vous présente mon frère. Il me regarde sans me voir.

J'ai le pouvoir, en une seule phrase de le réconcilier avec la vie. Mais les mots ne sortent pas. Qu'est-ce qui les retient ? Je n'ai reçu de cet homme que des bienfaits. Il m'a traité comme un fils, jusqu'à me faire aujourd'hui son successeur. Je l'ai infiniment admiré, respecté, et il le méritait, car c'est un patron hors du commun dans une société au sang froid. Et je n'éprouve pas la moindre compassion devant sa détresse. Je n'ai, à son égard, qu'un sentiment de faute, la honte d'avoir manqué à la règle. Je suis enfermé en moi-même. Suis-je infirme du cœur à ce point ? L'échec de ma première vie a-t-elle fait tant de ravages ? Ou bien le pouvoir d'attraction de Laïla fait-il de moi un monstre ?

J'entreprends de ranger les verres et les bouteilles. Monsieur dit avec un accent de colère qui

me cloue sur place : *Mais laissez donc ! Ce n'est pas une tâche pour un cadre supérieur ! Il va falloir apprendre à vous tenir, mon vieux ! Il se ressert un plein verre d'aquavit.*

Je quitte la pièce. Ce mouvement d'humeur inattendu et injuste me libère. Je décide de monter au cinquième étage. Dans l'état où il s'est mis, Monsieur ne tardera à s'écrouler, sous le regard bifront d'Egon Schiele.

Je fais une halte à mon bureau. Pour peser les choses. Si je monte, je crains que ce ne soit un point de non-retour. Une destruction de tout ce qui me lie à Monsieur. Une rupture avec cette deuxième vie organisée de haute lutte. Je prête à cette femme un pouvoir maléfique. Je risque de tomber dans un trou sans fond. J'ai le vertige. Une sensation exaltante et terrifiante. Comme le désir de mort.

Je gravis les marches du cinquième dans le noir, pesamment. Je m'arrête sur la dernière. Pas de rai de lumière sous la porte, aucun bruit. Laïla aurait-elle quitté la chambre ? J'en aurais été soulagé quelques heures plus tôt. À cet instant, je le crains.

Elle est étendue nue sur le flokati. J'ai le temps de l'apercevoir dans la lueur de la ville que laisse filtrer la lucarne. Elle se dresse en cachant vivement sa nudité avec le duvet. Elle dit : *Je savais*

*que vous alliez revenir. J'hésite à m'approcher. Elle me tend une main, en maintenant le duvet sur sa poitrine : Venez vous étendre près de moi. Nous sommes de la même espèce. Ici, c'est chez nous. Sans passé, sans avenir.*

Je m'allonge à son côté. Nous faisons silence dans la chaleur moite irrespirable. Bientôt, elle s'endort et, dans son sommeil, écarte le duvet. Elle est sur le dos, une jambe à demi repliée. Ses seins sont étalés, sans forme. Leur aréole est très sombre et leur téton creux. Sa touffe clairsemée, chétive. Ce corps n'est pas fait pour l'amour. Monsieur l'a caressé en vain pendant des années. Ma tête se vide. Je m'éloigne insensiblement de moi-même.

Je me réveille avec le jour. Dans la lumière froide du matin, notre couple paraît incongru. Irréel. Indécent. La femme dort à plat ventre, le fessier découvert. Il y a un grain de beauté dans le pli de sa fesse gauche. Quand je me lève, elle réajuste le duvet et dit, sans se retourner : *Vous reviendrez ?* Je dis : *Non.* Elle dit : *Vous reviendrez.* Je m'asperge le visage au lavabo et me coiffe de mes doigts. Prêt à descendre dans le monde des vivants.

J'entrebâille la porte du bureau de Monsieur. Il dort à gros ronflements sur le canapé, un bras pen-

dant, un pied sans chaussure. Je ne le vois plus avec les yeux de l'art. Ni lui ni son épouse. Le monde a basculé. La phrase de Monsieur me revient : Vous vous êtes laissé abuser par votre imagination, mon garçon.

L'heure d'ouverture approche. Il serait charitable que je lui épargne l'humiliation d'être découvert dans cet état par le personnel. Après son accès d'humeur, je me sens craintif. Mais il m'a nommé directeur, et il en va aussi du bon fonctionnement de l'entreprise.

J'évite de justesse une flaue de vomi sur la moquette. Mon premier acte de directeur sera d'appeler une société de nettoyage. Je le secoue. Il s'ébroue, puis me regarde sans me reconnaître. Je dis : *Tout le monde va arriver, Monsieur.* Il masse son front en grimaçant : *Quel désastre ! Heureusement, vous êtes là... Je devais recevoir ce matin je ne sais plus qui pour le lancement d'un audit. Voyez mon carnet de rendez-vous. C'est désormais le vôtre.*

Il se met sur pieds avec difficulté : *Je suis désole, votre tâche va être alourdie pendant quelque temps. Embauchez quelqu'un pour vous remplacer à la comptabilité dès la rentrée. Je vais retirer mes affaires de ce bureau que j'ai souillé, pauvre de moi. S'il vous plaît, ne me méprisez pas autant que je me méprise.*

J'ai la gorge serrée en le regardant quitter la pièce d'un pas mal assuré. Moi aussi, je me méprise. Je me laisse aller sur le canapé, je prends ma tête entre mes mains. Une pensée m'apaise : dévoiler la présence de Laïla à l'étage des bonnes, ce serait m'immiscer dans leur rapport pervers sans rien y changer. L'épreuve de vérité ne serait que retardée.

En fin de journée, la porte s'ouvre sur Véra. Une Véra à l'air bouleversé. Elle prend sa respiration plusieurs fois avant de pouvoir parler. Son frère a fait une tentative de suicide. Surdose de médicaments. Elle a écourté ses vacances en Corse. Est-ce que j'accepterais de l'accompagner à la clinique, demain, à Blois ? *Y aller seule est au-dessus de mes forces.* Elle insiste : *On est samedi, demain. Vous pouvez bien prendre un jour de repos.* Après un silence, je dis : *Pourquoi moi, Véra ?* Elle hausse les épaules : *Je ne sais pas... J'ai confiance en vous. Vous êtes quelqu'un de fort. — Je cache bien ma faiblesse. — C'est là votre force.*

Nous nous regardons droit dans les yeux. Elle est toute vibrante. Quand je dis « d'accord », elle m'embrasse comme un enfant qui vient de recevoir un cadeau. Elle s'est parfumée au Shalimar. Le parfum d'Agnès. Le parfum du passé. J'ai un mouvement de recul qui l'inquiète : *C'est vraiment*

*d'accord ? — Prenez-moi à neuf heures devant la mairie de Pantin.*

Je reste pensif après son départ. Véra est l'opposée de Laïla. La vie, et la mort. L'illusion de la vie et la réalité de la mort.

Je descends faire quelques courses au Casino de la rue Auber. Du jambon, du jus d'orange, des fruits, des yaourts. Du café aussi, je crois qu'il en reste peu au cinquième. « Le Cinquième », voilà une formulation passepartout pour cette excroissance de la réalité, inexistante pour les gens normaux.

Laïla m'accueille avec son sourire évasif. Elle est jambes nues, vêtue d'un simple chemisier de soie. Elle lit Strinberg. Elle réagit au déballage des provisions : *Vous me nourrissez. Attention ! Vous commencez à tenir à moi.* Je hausse les épaules. Je lui fausse compagnie sans répartie.

Véra m'accueille avec émotion dans sa Clio : *Merci de tout mon cœur ! Je lui souris : C'est normal. Vous êtes ma collaboratrice préférée.* Nous nous efforçons de rire.

Je fais état du bouleversement qu'a connu le cabinet en une semaine. Elle fronce les sourcils : *Je ne vais plus être votre collaboratrice préférée, alors ? Vous allez changer de bureau.* Elle garde

le silence pendant plusieurs kilomètres. Elle dit : *Pauvre Monsieur Anselme ! Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ? Moi aussi. Il n'était pas heureux avec cette femme, elle le faisait souffrir.*

Sa remarque sur la vie privée de Monsieur m'étonne. Mon regard semble la gêner. Elle parle enfin, sans quitter la route des yeux : *J'ai eue une brève liaison avec Monsieur Anselme. Il a sonné un soir à ma porte, avec un prétexte professionnel.... Qu'est-ce que vous allez penser de moi ? Et de lui ? Il ne faut pas lui jeter la pierre. Sa femme refusait de faire l'amour depuis des mois. Il collectionnait les maîtresses. J'en étais une de plus. Il me plaisait, mais je ne l'aimais pas, voilà tout. Pour être honnête, je manquais de sexe, moi aussi. Mais c'était une grande première pour moi, de prendre un amant. Je ne peux m'abandonner dans les bras d'un homme que si je suis amoureuse.*

La clinique est un château. Un château sans châtelain. Une bâtie décatie sortie de l'Histoire, avec des cheminées aveugles, des parquets fêlés, grinçants, des odeurs de salpêtre, de crasse, de graillon.

Dos voûté, ventre bombé, un petit homme voûté au poil blanc vient vers nous : *Vous êtes la sœur de Philippe ? Il est gentil Philippe. C'est mon ami. Il me laisse souvent son dessert.* Une femme

échevelée aux yeux électriques nous hurle dans les oreilles : *Vous aimez les endives au gratin ? Vous aimez le cassoulet toulousain ?* Un beau jeune homme alangui s'accroche à mon bras, pour se plaindre : *J'en ai marre, ils m'envoient une fois de plus en croisade. Vous vous rendez compte, en croisade ! À notre époque ! Ils sont dingues dans cette maison !*

Nous bloquons un rire amer. Véra prend ma main au moment d'entrer dans l'annexe médicale. Philippe est au fond d'une grande chambre à quatre lits blancs rouillés, près de la fenêtre à barreaux. Branché de partout. Dès qu'il voit Véra, il fait oui de la tête. Trois spectres édentés occupent les lits voisins. Le plus proche se masturbe ouvertement, les yeux dans le vague, en faisant gémir le matelas métallique. Un autre joue au mime-statue, pendu à la potence de son lit. Le troisième éclate de rire en se flanquant des claques. Philippe ne les voit pas. C'est son quotidien.

Véra me désigne : *Thomas est mon collègue de travail.* Philippe fait oui de la tête, en déglutissant avec difficulté. *Tu as soif ?* Philippe fait non de la tête. *Ça te fait mal, l'aiguille dans le poignet ?* Il hausse les épaules. Son voisin dit : *Il a pas besoin de bouffer leur merde pour se nourrir.* Le rire du rieur monte dans les aigus.

Philippe considère sa sœur d'un regard fixe

et intense : *Il ne fallait pas... — Qu'est-ce qu'il ne fallait pas, Philippe ?* Silence. Il déglutit avec difficulté. Il se racle la gorge. Il parvient à dire : *Venir.* Véra accuse le coup. Elle prend sa main. La caresse. Les yeux baissés. *J'étais en vacances en Corse avec Benjamin. Je suis venue tout de suite. Tant pis si tu n'as pas envie de me voir. Moi, j'avais envie de voir mon petit frère.* Philippe dit : *Ce n'était pas... Silence.* Le mot sort enfin : ... *la peine.* Véra force la voix : *Ça me fait mal ce que tu dis. Je suis ta sœur, ta grande sœur. Tu as oublié les longues balades que je faisais avec toi dans la poussette. Un jour on est allés jusqu'à la Maison Rouge. Tu me tapais sur la cuisse en criant : Allez, cheval ! Allez ! Et le jour où tu es monté dans le cerisier et que tu ne pouvais plus redescendre. Tu miaulais et tremblait comme un petit chat en perdition. Après, tu as clamé sur tous les toits : Ma sœur m'a sauvé la vie !* Elle laisse aller une larme. Se recroqueville, comme si elle avait froid. Le visage de Philippe reste impénétrable.

Elle se lève brusquement, attrape son sac et sort de la chambre. Le voisin lance : *Au revoir, Mademoiselle Chagrin.* Je la rejoins dans le couloir. Elle se jette dans mes bras et pleure sans retenue.

Le médecin psychiatre ponctue son discours de sourires mécaniques, en jouant à faire rebondir

son marteau à réflexes : *Le suicide est malheureusement un risque majeur chez les schizophrènes. 20 % d'entre eux passent à l'acte. Votre frère a déjà fait une tentative il y a trois mois, il ne s'alimentait plus, mais en le cachant, il jetait la nourriture. C'est un autre patient qui nous a alertés. Les schizophrènes ne sont pas déréalisés et sont peu délirants, ils ne se prennent pas pour Napoléon, si vous voulez. Ils sont conscients et souffrent de leur état, et traversent donc régulièrement des phases de dépression. Nous sommes très vigilants. Je ne peux pas vous en dire plus. Je suis désolé. Véra dit : Il m'a reproché d'être venue le voir. Il dit : Ce n'était pas un reproche, Madame, mais son incapacité à vous reconnaître comme sa sœur. Je m'explique : Il sait que vous êtes sa sœur, même si ses facultés intellectuelles sont affectées par son handicap, mais il ne le sent pas. Surtout dans cette phase de crise après sa TS. Son cas de schizophrénie présente essentiellement des symptômes qu'on appelle « négatifs » parce qu'ils traduisent un manque. Le délire, par exemple, est un symptôme positif. Votre frère n'est pas délirant. Il manque de concentration, il manque de parole, il manque aussi de sentiment devant l'autre. Grossièrement dit, il ne sait pas à quoi s'en tenir devant quelqu'un, même si c'est sa sœur, qu'il a bien identifiée. Un psychiatre allemand, Blankenburg,*

*a avancé le concept, au début des années 70, de « perte de l'évidence naturelle ». Ces malades ne peuvent pas s'adonner aux activités humaines même les plus ordinaires et les plus simples, parce que l'évidence leur échappe, parce qu'ils ne sont pas dans un monde dont le sens évident est donné d'emblée. Où, par conséquent, il suffit simplement de participer à ce monde humain. Ils sont victimes de non-pouvoir-être. En revanche, l'homme sain, il est, il est doué d'être, il est dans l'être. C'est un donné avec lequel il vit sa vie parmi les autres. Être, il n'a pas besoin d'y travailler, c'est déjà fait, ça s'impose. Il peut se poser des questions philosophiques angoissantes, mais il reste planté dans le sol de l'évidence. Pour le sujet psychotique, cet être évident n'est pas évident du tout, et il en conçoit une grande souffrance.*

*Au retour, je conduis la Clio. Véra est enfermée en elle-même. Je ne suis pas une passagère bien agréable. Pardon de t'avoir entraîné dans cette galère. Pour toute réponse, j'exerce une légère pression sur son bras. Elle s'empare de ma main et l'embrasse.*

*Je ne doute plus de ce que je pressentais sans me l'avouer, Véra a tout le comportement d'une amoureuse. Elle se déclarera sans doute avant la fin du voyage. Je suis troublé. Comment ne pas*

être troublé par cette jeune femme si pure ? Elle s'est endormie. J'imagine ses seins, son sexe. Elle me dirait, en se lovant dans mes bras : *Je suis tout entière à toi*. Elle ajouterait, avec des vibrations dans la voix : *Mon amour !* Des mots ressuscités d'une autre vie. Des larmes brouillent ma conduite. Je prétexte un besoin urgent pour m'arrêter. Je m'éloigne de la voiture comme si de rien n'était. Je prends la position de quelqu'un qui se soulage. Je lâche un paquet de larmes. Véra est allée s'accroupir dans les buissons. Je m'essuie, je me mouche, je fais aller les paupières, je respire fort.

Véra remonte dans la voiture : *C'était une bonne idée, cet arrêt-pipi. Tu as l'air bizarre, Thomas. Tu veux que je prenne le volant ?... Quand j'ai rencontré Gilles, mon mari, Philippe n'avait pas encore sombré. Gilles jouait du piano, Philippe du violon, il était en deuxième année de conservatoire. Avec Gilles, ils faisaient des bœufs des soirées entières. Gilles était impressionné par son talent. Il disait : Ce petit ira très loin... Silence. Aujourd'hui, dès qu'il entend de la musique, il se bouche les oreilles...* Elle pleure à nouveau.

C'est l'occasion pour moi de laisser aller un autre paquet de larmes. Je me gare à la diable, sur le bas-côté. Nous pleurons dans les bras l'un de l'autre. Pas pour les mêmes raisons. Elle pleure sur

son frère, je pleure sur moi-même. Après le discours du psychiatre, je peux mettre des mots sur mon cas : j'ai perdu l'évidence naturelle.

Me voilà inconsolable, tandis que Véra s'est calmée. *Mais qu'est-ce qui se passe, Thomas ?* Je finis par dire : *Je suis incapable d'aimer. — Qu'est-ce que tu racontes ?* Puis après un silence : *Tu veux me dire que tu n'es pas amoureux de moi, c'est ça ? Je t'aime, ça crève les yeux, et tu ne sais pas comment t'en sortir ?* Je ravale mes larmes : *Je suis comme Philippe. En moins grave, peut-être, puisque j'ai un travail, un appartement, une maîtresse. Enfin... j'avais une maîtresse. Je suis normal en apparence. Je n'ai pas besoin de médecins ni de médicaments. Mais, en ta présence, quand je te regarde si jolie et si désirable, si bonne à aimer, je me rends compte que je ne suis pas de ce monde. Du monde humain, comme disait le psychiatre. Je penche vers la mort, j'ai un pied dans le vide, je ne sais plus ce que c'est, la vie.*

Vera prend le volant. Nous rentrons à Paris sans un mot. Elle me dépose à Pantin : *Moi, en tout cas, je t'aime, Thomas. Je ne sais pas si ça peut changer quelque chose, mais je t'aime. Depuis le premier jour. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé. Mais peut-être qu'on pense toujours ça...* Je dis : *Tu m'aimes parce que je ressemble à ton frère.* Elle se met en colère : *C'est possible, mais je m'en fous complètement ! C'est toi que j'aime !*

Dès que j'ouvre les yeux, je pense : le jour de ma mère. Elle s'est levée tôt et pomponnée, ça sent la poudre de riz. Elle a programmé la rituelle Escalope Tante Hélène. Ou une blanquette de veau à l'ancienne garnie de pleurotes. Ou de la joue de bœuf aux échalotes macérées dans le vinaigre blanc. À moins qu'elle n'ait réservé en début de semaine la pièce du boucher, à servir avec de la grenaille rissolée dans la graisse d'oie. C'est le meilleur de ma mère. Une mère à manger, à défaut de l'aimer.

Je n'ai pas faim. Je l'appelle : *Je suis malade. Un virus. On l'a à la naissance, mais il peut se manifester très tard. Ça donne le vertige.* Elle dit : *Après ce que tu as subi, c'est bien ta chance, mon garçon ! Je vais mettre la blanquette au congélateur. Ça se congèle bien, une blanquette.*

Dans mon désarroi, je ne vois qu'une seule personne fréquentable. Laïla. Je n'attends rien d'elle, aucune écoute, aucun soutien, mais à son côté, je peux être moi sans honte ni concessions. La perspective de passer un dimanche entier au cinquième est rassérénante. Je remplis deux grands sacs pour

compléter l'aménagement. J'y jette quelques livres et mon cahier d'écriture. J'achète un lot de conserves et du pain longue conservation à l'épicerie arabe.

Le cinquième est vide. Laïla a laissé ses affaires. Elle peut aussi bien s'être enfuie vers l'inconnu les mains vides. Elle est assez déraisonnable pour ça. Peu m'importe. J'ai traversé le décor, loin du public. Il n'y a personne pour attendre quoi que ce soit de moi. Je m'allonge sur le flokati, torse nu, mains croisées sous la nuque, avec un soupir de satisfaction. J'ai échoué sur une île déserte. Un océan me sépare du monde qui me tourmentait. Je le vois avec d'autres yeux. Il est rapetissé, insignifiant. Il n'a plus aucun pouvoir sur moi.

Laïla réapparaît en début d'après-midi : *Vous êtes rentré à la niche.* Elle se libère de son corsage trempé par la sueur. Elle passe de l'eau sur ses seins et vient me rejoindre sur le tapis, dégoulinante. *J'ai profité de la fermeture des bureaux pour aller me dégourdir les jambes. Il fait vraiment trop chaud, ça ne vous dérange pas si je me mets toute nue ?* Je fais la moue : *Je n'ai pas beaucoup de goût pour les choses du sexe. Je ne suis pas un vrai mâle.* Elle dit : *Tant mieux. Je ne suis pas une vraie femelle.* Je laisse aller : *C'est ce que j'ai cru*

*comprendre.* Ma réplique semble l'avoir surprise. Peut-être croyait-elle avoir gardé tout son mystère à mes yeux. Elle a un sourire triste : *Vous êtes un bel homme. Si j'étais une femme normale, je pourrais vous aimer. — Je ne serais pas ici.*

Cette journée de vacance se déroule uniformément, dans le silence. Laïla lit Strinberg. Sulfureux Strinberg. Ça lui va bien. Moi, j'écris dans mon cahier. L'épisode Véra. Laïla est intriguée, mais ne pose pas de questions. J'ai fini par me mettre nu à mon tour. Cette soupente sans isolation est une fournaise. Laïla dit : *C'est vraiment laid, un homme nu. Ces trucs qui pendent !* Je ris : *Si j'étais en érection, vous auriez un autre problème, non ? — Pardon !*

En descendant au bureau, le matin, j'ai l'impression d'avoir franchi une nouvelle étape – peut-être vers la folie. Je sors de chez moi pour aller au travail. J'ai laissé ma femme endormie. Elle aura un reste de café à son réveil. Nous nous sommes mariés pour le pire en évitant le meilleur. Je me dispense même des précautions habituelles pour sortir de la pièce des archives. Après tout, je peux bien commencer la semaine en consultant les archives.

Cette tonicité profite à mon travail. Je suis en bonne disposition pour m'organiser dans ma nou-

velle fonction. D'abord changer de bureau. Je traite par le mépris l'ironie de Jacques : *En pleine escalade sociale ! Tu as prévu la corde de rappel ?* Mais la plupart des employés sont bienveillants. Clotilde, une petite boule rieuse, propose de m'aider à transporter les dossiers. Elle a les yeux de Giuletta Masina : *J'aime bien le changement, moi. Monsieur Anselme m'impressionnait trop avec ses airs d'aristo. Avec vous, ça sera sûrement plus sympa.*

Dans le bureau de Monsieur, le tableau d'Egon Schiele a disparu. À sa place, un rectangle plus pâle sur la tenture beige. C'est un choc. Toute ma culpabilité remonte. Clotilde dit : *Ah ! Très bien ! il a viré cet horrible tableau. Il me faisait flipper !* Au fond, le départ d'Egon Schiele me libère. J'aurais toujours été sous le regard de Monsieur, son frère.

Je craignais qu'ayant écourté ses vacances d'une semaine, Véra ne reprenne le travail aujourd'hui. Elle me téléphone, désolée de m'avoir fait subir cette visite à Blois. Désolée, surtout, du tour qu'ont pris nos rapports. Elle ne revient pas sur sa déclaration, mais s'en excuse. Elle est assez grande et forte pour savoir que l'amour non partagé n'est qu'un fantasme dérisoire. *Je ne suis pas une romantique. J'aime trop la vie pour la*

*noyer dans une soupe dramatique.* Elle ne sera pas l'amante éplorée dans l'attente d'un geste du cruel indifférent. Elle se fait fort de préserver notre amitié, son plaisir à travailler à mes côtés : *J'espère que je resterai ta collaboratrice préférée.*

Sans hésitation, je rentre au cinquième à la fin de la journée. C'est ainsi pendant toute une semaine et à chaque fois le même scénario. Laïla est en train de lire ou de pianoter sur le vieil ordinateur que j'ai remonté du bureau. Elle m'adresse ce sourire incolore dont elle a le secret. La soirée s'écoule en silence. Nous nous endormons à la nuit tombée. Un couple tranquille et vide, sans passé, sans avenir, réduit au présent. Au fond, il n'y a rien d'autre que le présent. Le passé est mort, l'avenir pas né.

Le vendredi soir, Laïla est repliée sur elle-même. Elle ne réagit pas à mon entrée. Je mets un pack de minestrone à chauffer sur le camping-gaz. Quand je me retourne, elle a le visage dans l'oreiller. Je dis : *Vous voulez un peu de minestrone ?* Elle ne bouge pas. Je bois mon bol de soupe en m'interrogeant. Je m'agenouille à son côté. J'hésite à poser une main sur elle. Elle se rassoit, le visage défait. Elle me regarde longuement, avant de dire : *Excusez-moi. Il ne s'est rien passé, c'est*

*dans ma tête.* Je lui tends un bol. Elle en boit une gorgée : *J'ai un service à vous demander... Enfin, un service... C'est complètement ridicule de dire ça comme ça...* Elle boit une autre gorgée. Elle hésite. Me regarde. Baisse les yeux. Brusquement : *Accepteriez-vous de me faire l'amour ? D'essayer ?*

Je suis sous le choc. Je bafouille : *N'importe quel homme...* Elle dit : *Non. N'importe quel homme, je connais. Je me suis même prostituée. Dans les hôtels de luxe. C'est là que j'ai rencontré mon mari. Il adore les prostituées. J'étais d'une famille pauvre. Ma mère vendait des journaux. Mon père avait perdu son emploi de chauffeur à cause de l'alcool. J'ai monté dans l'échelle sociale grâce à mon physique. J'ai même été élue Miss Danemark !*

Elle se referme. Elle finit son bol, le regard lointain. *J'avais treize ans, mon frère aîné m'a violée. Pendant des années. Il ne m'a jamais pénétrée, mais c'est peut-être pire. Comme j'aimais beaucoup mon grand frère, j'aurais eu une petite chance de m'éveiller au sexe, malgré l'interdit. Il me déshabillait, me caressait en se masturbant, puis il lâchait son sperme sur mon ventre. Dans toute ma vie de femme, je n'ai jamais supporté cette substance visqueuse qui sent les fleurs pourries. Ça a gâché les meilleures caresses. Auprès de vous, hors de toute séduction malsaine – et*

*pour moi, les deux mots vont ensemble – je me suis remise vaguement à espérer. Vous n'êtes pas un homme comme les autres, vous le dites vous-même. Mais je comprendrais que vous vous sentiez piégé, j'ai rompu notre pacte. Pardon.*

Je dis à voix basse, comme à regret : *Le passé nous a rattrapés. Le rideau s'est déchiré, Laïla.* C'est la première fois que je l'appelle par son prénom. Laïla.

Je rentre à Mairie-de-Pantin en taxi. Elle n'a pas eu un geste pour me retenir. Je lui en sais gré. Ce que je ressens est une déception amoureuse sans être amoureux. La Laïla d'avant sa révélation me manque. Je suis seul avec ce que je peux appeler aujourd'hui ma folie. Avant le voyage avec Véra, j'étais fou sans le savoir.

Le lendemain, au Kremlin-Bicêtre, je sonne en vain chez ma mère. Monique, la voisine de palier, ouvre sa porte. Elle dit : *Tu n'es pas au courant, Thomas ? J'ai laissé deux messages sur ton portable. Ta mère est tombée hier dans sa cuisine. Heureusement, j'avais acheté son pain et j'ai toujours sa clé, vu qu'elle ferme la porte à double tour et qu'elle est à moitié sourde. Je l'ai trouvée sur le pavé, elle avait toute sa conscience, mais elle ne pouvait pas se relever, pauv'tite mère. J'ai tout de suite pensé : pourvu qu'elle se soit rien*

*cassé. Un col du fémur à nos âges, c'est grave. Eh bien ! c'est ce qui s'est produit, figure-toi, je suis désolée de te l'apprendre. Elle est à l'hôpital du Kremlin, au deuxième, chambre 231. Tu viens boire un café ? Justement, Yvon est là, il va être content de te voir. Ta mère te l'a peut-être dit, sa femme vient d'accoucher du troisième, encore une fille !*

Yvon est un grand gars au visage ouvert. Visiteur médical et content de l'être, passionné de voitures et rugbyman. Une vraie force de la nature. Nous avons passé notre enfance ensemble. Embrassé les mêmes filles. Fait les mêmes bêtises dans la cour de l'immeuble. À l'école, c'était mon grand rival. S'il était premier, j'étais second et vice versa. Je ne supportais pas d'être derrière lui, mais, dans le cas contraire, j'étais peiné pour lui. Il me le rappelle souvent. Il dit : *C'est incroyable ! J'espère que tu as changé. Dans ton boulot, par exemple ? — On ne se refait pas. Je viens d'être promu directeur et ça me gêne auprès des autres. — Moi, si je grille un collègue, fais-moi confiance, je ne vais pas m'excuser auprès de lui. Les places sont chères, aujourd'hui. Notre amitié ne s'est jamais démentie, malgré tout ce qui sépare.*

Monique dit : *Tu ne veux pas rester à manger le rôti avec nous ? On fêterait ta promotion. Oh ! C'est ta mère qui va être contente ! — Merci, je*

*préfère aller tout de suite à l'hôpital. — Je te comprends. Elle doit attendre son grand garçon.*

Je me baguenaude dans le Kremlin de mon enfance. L'école Jacques Prévert et son grand marronnier au milieu de la cour. L'église où j'ai fait ma première communion qui sera la dernière. Le siège du Parti Communiste où j'ai assisté à de nombreuses réunions en suçant mon pouce. En hommage à mon père, ma mère avait pris sa carte au lendemain de son assassinat. Le parti la traînait dans les manifs, que je suivais sur mes petites jambes en culottes courtes, sans comprendre grand-chose à la fête. Depuis, je n'ai pas mieux compris. Je m'arrête dans un kebab pour manger une galette. Autrefois, c'était une librairie.

Soulagement : ma mère n'est pas dans sa chambre. La fracture ouverte nécessitait une intervention d'urgence. Elle est au bloc pour plusieurs heures et ne reprendra pas ses esprits avant demain midi. Je rédige un mot à déposer sur sa table de nuit : « Ma chère maman, je suis venu dès que j'ai appris ton accident par Monique, mais tu étais en salle d'opération. » Je chiffonne le papier. « Maman, tu es en salle d'opération, j'espère que tout va bien se passer. » Je chiffonne le papier. « Maman, je pense très fort à toi. Ton fils. » J'hésite à ajouter : qui t'aime. J'écris : « qui t'embrasse. »

Fille d'une marâtre et d'un homme de peine alcoolique, au fond de la Sologne, ma mère est au travail dès l'âge de onze ans. La Ferme des Hospices l'embauche comme bonne à tout faire. Elle y débarque en plein hiver vêtue d'une robe printanière. Le charretier, aîné du fermier, a vite fait de la retrousser. Il est beau, sombre et rêveur comme son futur fils, mais pas timide du sexe. Ils se prennent sur la paille des granges, jusqu'au jour où la patronne les surprend. C'est une patronne sévère avec le personnel, il faut travailler dur et marcher droit, et rester à sa place. Cosette est priée de faire sa valise.

C'est sans compter sur la force d'attraction du fils pour la petite bonne. Si elle part, il partira avec elle. On négocie. Ils promettent de ne plus recommencer. Ils recommencent avec l'intention délibérée de commettre l'irréparable, qu'ils appelleront Thomas, prénom relevé sur le calendrier des postes, le 3 juillet, jour de ma naissance.

Je viens donc à la vie en me rendant utile. Cosette, le ventre arrondi, entre dans la famille du prince charmant. Elle oublie la sienne et se justifie : *Je me suis tournée du côté où on me donnait de l'affection.* Un tropisme.

Je grandis silencieusement dans l'ombre d'un couple de légende qui n'a plus besoin de moi. Ma mère a une dette infinie envers l'homme qui la chérit,

tout son trésor d'amour y passe. Quand cet homme meurt, elle le reporte sur le fils qui ressemble à son père. Un amour de seconde main, en quelque sorte. Une mauvaise copie, pâle reflet de l'original.

Je note dans mon cahier d'écriture : Mon propre rideau s'est déchiré.

III

Véra entre dans mon bureau avec un beau sourire. Elle porte une robe d'organdi jaune soleil. *Bonjour, Monsieur le Directeur ! Vous vous sentez bien dans vos nouvelles fonctions ? — Je ne sais pas...* Elle me taquine : *Vous dites trop souvent « je ne sais pas ».* — *C'est quand je ne sais pas. Et souvent, mieux vaut ne pas savoir.* Elle dit : *Moi, je n'y arrive pas. Je marche toujours les yeux ouverts, moi. Au moins, on sait où on met les pieds.*

Aucun mot de notre altercation. Elle a repris le vouvoiement, non pour marquer une distance, mais pour me faire savoir que l'affaire était close. Véra est une femme très positive. En même temps, c'est la meilleure attitude qu'elle pouvait adopter. Je ne supporte plus, à l'orée de cette troisième vie, qu'on ait besoin de moi. L'homme de devoir a rendu son tablier. Je ris tout seul de ma formule.

Monsieur fait irruption en milieu de matinée, pas rasé, mal fagoté. Visiblement éméché. Le client que j'ai reçu lundi dernier lui a téléphoné person-

nellement pour se plaindre de mes exigences. Il ne voulait plus avoir à faire qu'à Monsieur.

Je ne me laisse pas démonter par ses éclats de voix et ses gestes désordonnés. Ce client réclamait un échéancier que j'ai jugé inacceptable après une étude de son bilan et quelques informations confidentielles de ses principaux fournisseurs. Je conclus : *Désolé, Monsieur, on n'engage pas un audit quand l'entreprise est à deux doigts de la liquidation judiciaire.*

Mes explications ne le calment pas. *J'avais le pouvoir de vous nommer à ce poste, j'ai aussi le pouvoir de vous en virer !* Il sort en claquant la porte.

Je suis encore tremblant quand Clotilde vient me trouver : *Qu'est-ce qu'il lui prend ? Il m'a bousculée dans le couloir ! — Sa femme l'a quitté. — Il devrait être content ! Cette bourge prétentieuse lui gâchait la vie. — Ce n'est pas une bourge prétentieuse. — Vous la connaissez bien ? — Non.*

Je rumine ma colère contre Anselme. Je décide de réagir par lettre, de manière formelle :

« Monsieur, Je suis certain qu'avec le recul vous avez pris conscience du manque de pertinence et de l'injustice de votre intervention. Je n'en prends pas ombrage, eu égard à votre détresse

dans ce moment difficile pour vous. Mais sachez que je ne m'accrocherai pas à un poste à responsabilités que je n'ai jamais sollicité, qui est même plutôt contraire à ma nature, comme vous devez le savoir, si vous n'avez pas oublié les rapports de confiance qui furent les nôtres. »

Je suis assez satisfait de mon passé simple : Qui furent les nôtres ! Mine de rien, j'ai réussi à entrer dans le style de ma fonction. La fonction crée l'organe. Mais j'ai aussi parlé vrai : je ne m'accrocherai pas au poste. Je pourrais m'en sentir délivré. Comme ma rétrogradation serait humiliante, je ferais mon baluchon et adieu, le Cabinet Pierre Anselme.

À cette idée, je ressens une gêne. Ce n'est pas la perspective de changer d'emploi qui me trouble, mais – je dois bien me l'avouer – celle d'abandonner le cinquième et Laïla. J'en suis abasourdi. Je regarde le plafond. Que fait-elle en ce moment ? Comment s'est-elle remise de notre différend ? Des questions en complète contradiction avec notre pacte. J'ai encore du chemin à faire pour être transparent à moi-même.

Je monte au cinquième à la pause du midi. L'émotion se lit sur le visage de Laïla. Elle dit : *Je pensais que vous ne reviendriez pas. Oubliez ce que j'ai dit samedi.* Je la prends par l'épaule. Elle

s'abandonne contre moi. C'est la première fois que nous nous touchons. Étrangement, ce contact me donne le frisson. Je me retiens de l'enlacer. Depuis combien de temps, d'années, n'ai-je pas connu cette sensation : le désir ?

Je redescends pensif. Un coup de fil de Monique me sort de la rêvasserie : Ma mère n'a pas survécu à l'anesthésie, son état général était trop mauvais, le cœur a lâché. Suit une litanie de compliments noyés dans les pleurs : elle était si discrète, si douce, si bonne, si fidèle, si dévouée. Décidément, je suis dans une zone de turbulences.

Véra me dit : *Ça ne va pas* ? Elle me scrute : *Non, ça ne va pas !* Je dis : *Ma mère est morte à l'hôpital du Kremlin, ce matin.* Elle insiste pour m'accompagner à l'hôpital après le travail. Une manière de me remercier du voyage à Blois. C'est ce que je veux croire.

Devant le lit de mort de sa mère, un fils doit se tordre de douleur. Gémir : Maman, ma petite Maman ! Couvrir de baisers le visage refroidi. J'ai vu ça au cinéma. À croire que je suis un mauvais acteur : je reste impassible. Un peu gêné devant Véra, qui, elle, a les larmes aux yeux, alors qu'elle n'a jamais connu la morte. Elle me dit : *Vous voyez bien que vous êtes fort !* — *Je n'étais pas très*

*attaché à ma mère. Ou plutôt, j'étais mal attaché. — Pourquoi rejetez-vous à ce point le sentiment ? Il n'y a rien de plus vivant.* Je lui sors le jeu de mots d'un psychanalyste lacanien que j'ai fréquenté après mon accident : « *Le senti ment.* » Elle hausse les épaules. Va déposer un baiser sur le front de ma mère et sort de la chambre. Je parle à la morte : *Maintenant que nous sommes seuls, je peux te poser une question. Si on inversait les rôles, que ce soit toi devant mon lit de mort, est-ce que tu aurais besoin de tes larmes artificielles ?* J'enferme mon visage dans mes mains et, enfin, je pleure. Sur moi-même. Ça, je sais le faire.

Au moins, j'ai les yeux rouges et le visage sali quand je rejoins Véra dans le couloir. Elle dit : *Allons boire un verre.* Dans le même temps, je pense : Laïla. J'irai la retrouver tout de suite après.

Véra dit : *Qu'est-ce que tu entends par « mal attaché » ?* Je le prends à la légère : *Attaché, mais mal. Et un jour, c'est la chute libre.* Je lui raconte l'histoire d'Alain, un saxophoniste qui jouait dans les bars avec moi. Il avait une deuxième passion, le deltaplane. Il était tellement habitué à sa machine volante – il faisait corps avec elle – qu'un jour il s'est lancé dans le vide sans vérifier la fermeture du mousqueton. Mal attaché. Il en est sorti tétraplégique. Véra a tout compris : *Bon, tu ne veux*

*pas parler de ta mère... Je dis : Je parle d'elle. Quand j'étais petit, je faisais corps avec elle. J'étais un gosse collé. Bien attaché. Souvent, elle me rabrouait. C'était une fille de la campagne. À la campagne, on ne fait pas de sentiment. Un chien qui n'assure pas la garde, c'est une bouche inutile, on l'abat. Les enfants s'élèvent tout seuls. Ils ne sont pas dans les jupes. Comme elle n'avait pas lu Dolto – ni aucun livre, d'ailleurs – elle ne s'est jamais demandé pourquoi ce petit était pot de colle. La vérité, c'est qu'il était en demande constante, qu'il n'avait pas sa dose d'amour.*

2

Laïla est endormie sous le duvet. Par cette chaleur, il ne sert qu'à la protéger des misères du monde. Elle ne se réveille pas à mon approche. Je me déshabille et m'étends avec précaution à son côté, en déplaçant doucement ses cheveux étalés. Je la regarde respirer, avec un très léger siflement qui m'attendrit. Je m'endors, apaisé, après une rude journée.

Dans la nuit, je nous découvre enlacés. J'évite tout mouvement. Je me sens durcir. Je n'imagine pas engager un corps à corps. Cette femme blessée s'effarouchera, mais je me délecte de la montée du désir.

Au matin, mes yeux s'ouvrent sur les yeux de Laïla. Ils sont graves. D'une présence presque insoutenable. Nos regards sont en fusion. Le temps s'étire. Des larmes perlent sur ses paupières, elle chuchote : *Tu es le contrepoison de mon frère*. Elle ferme les yeux. Les larmes forcent le barrage et dévalent sur ses joues. Je ferme les yeux à mon tour, créant une nuit artificielle, et, à la faveur de cette nuit, je l'embrasse comme un amant. Ce baiser nous laisse ébahis et repus.

Je ne prends pas la précaution qui s'impose pour franchir le sas entre le cinquième et l'étage public : s'arrêter sur la dernière marche et tendre l'oreille pour s'assurer qu'il n'y a personne dans les archives. Je tombe nez à nez avec Jacques – encore lui. Nous avons l'un et l'autre un instant de surprise. J'ai le réflexe de dire : *Je suis allé voir au grenier. Monsieur a raison, c'est infesté de rats. Je vais appeler le service de la mairie.* Il dit : *Normal, on n'est pas loin de l'Opéra.* Mon regard l'interroge. Il prend l'air fatigué pour préciser : *Les petits rats de l'opéra. — Tu as toujours le mot pour rire, toi.* Il prend ça pour un compliment : *La vie est courte !* Je dis : *Tu as de la marge, toi. Les cons, ça vit vieux.*

J'attends d'être dans mon bureau pour éclater de rire en me tapant sur les cuisses. J'ai rarement connu un tel état d'hilarité.

Monsieur a fait un rétablissement spectaculaire. Il débarque au cabinet avec une imposante brune à crinière. Ava Gardner. Il me dit : *M'accordez-vous l'hospitalité dans votre bureau directorial, le temps de rédiger quelques courriers ? J'ai tout de même besoin d'un lieu ici, même si je ne fais que passer. Je pense aménager la pièce des archives. Après tout, les archives seront aussi bien*

*au grenier. Vous y êtes déjà allé au grenier ? Il y a des pièces convenables, même si ça sent un peu le mois. Quelques travaux suffiront. Je dis : Mais la pièce des archives est sans fenêtre. — Vous savez, une fenêtre, ça peut vous attirer des emmerdements. Souvenez-vous de James Stewart dans « Fenêtre sur cour ». Ava Gardner a un rire discret et un regard complaisant pour Monsieur.*

Il n'a pas un mot sur notre dispute, ni sur ma lettre. Le Monsieur d'hier est bien mort. Me reviennent les paroles de Laïla : *Il passe son temps à faire du vent et de la poussière pour cacher son vide.* Il révèle aujourd'hui sa vraie nature. Mais n'est-ce pas ce qui m'arrive, avec l'effondrement de toutes mes protections ? Notre personnalité est chahutée par les événements. Il y en a de cruciaux qui la chambardent.

Au moins suis-je dégagé de tout sentiment de faute à son égard. Je sens même pointer l'envie, mesquine, de lui nuire.

Laïla est catastrophée par la nouvelle. *Il sait tout ! Vous ne le connaissez pas, c'est un être redoutable et prodigieusement intelligent. Il a décidé de nous harceler. C'est pourquoi il a retrouvé la forme, il jouit de son pouvoir sur nous. Provoquer un scandale aurait été bien trop vulgaire. Pensez ! Son bras droit qui s'envole en l'air au grenier avec*

*sa femme ! Ce snob revendique l'élégance. C'est toute sa morale.*

*Cette théorie me semble extravagante. Après quinze jours, il a perdu tout espoir de vous retrouver. Il tente de se refaire avec une femme radicalement différente. Elle fait non de la tête : Pourquoi a-t-il amené cette femme au bureau ? Pour la représentation. Il n'existe pas, il n'est que dans la représentation. La vérité, il ne sait pas ce que c'est.*

En tout cas, il nous faut quitter le cinquième au plus vite. Elle se blottit dans mes bras. Puis elle se redresse : *Non, ce serait faire son jeu pervers. Restons ici. On verra s'il a le courage de nous affronter.*

Et moi, aurai-je le courage de l'affronter ? Mais qu'ai-je à proposer à Laïla. De nous installer à Mairie-de-Pantin ? Laissez-moi rire – ou pleurer.

Je vis les jours suivants dans la crainte que Monsieur ne mette son projet à exécution. Laïla le diabolise. C'est un homme malheureux d'avoir perdu sa femme. Il s'en sort comme il peut, avec des hauts et des bas. Je n'ose pas imaginer la scène à sa découverte du cinquième. J'y serais forcément impliqué. Jacques se souviendrait de notre rencontre dans les archives. Je ne suis pas lié à Laïla au point de la suivre dans son délire.

Mais Monsieur n'est plus Monsieur, et Laïla n'est plus ni sa femme ni une étrangère pour moi. Elle est mon double dans la folie. Ma partenaire dans le désert. Nous avons l'un et l'autre un pied dans le vide et notre attelage empêche notre chute.

Cette menace nous rapproche. Nous vivons les soirées enlacés. Nus – nous en avons pris l'habitude à cause la chaleur. Parfois, je la sens frémir. Son souffle se fait court. Je resserre mon étreinte. Sa chaleur me gagne. Me durcit. Elle doit le sentir. J'en suis embarrassé.

Ce soir, ses doigts s'animent sur mon épaule, insensiblement. Ils dessinent des courbes jusqu'au bas de mon dos. Après un temps d'hésitation, ils franchissent ma hanche et amorcent la descente. Je suis oppressé. Laïla se décolle de moi pour le passage de sa main. Je ferme les yeux.

Quand je les rouvre, son visage me surplombe, intense. Elle retombe sur le dos, avec un soupir de bien-être. Mes mains trouvent aussitôt, d'elles-mêmes, le chemin de ses seins, de ses reins. Pas de son sexe. Je n'ose pas. Je la sens qui se détend. Elle accompagne le mouvement de mes caresses, puis conduit ma main sur sa fente étroite de petite fille. Au moment où mes doigts s'humidifient, elle m'arrête.

J'ai refusé que Véra m'accompagne à l'enterrement. Elle me bat froid. La preuve que sa proposition était ambiguë, mais comment lui en vouloir ?

Ciel bas, pluie fine ininterrompue. Yvon et sa femme soutiennent Monique. Jean-Claude, le père, marche trois pas derrière eux. Il me dit : *Sale temps ! Et ça ne va pas s'arrêter de sitôt, d'après la météo.*

La cellule du Parti a offert une couronne et envoyé une délégation, deux vieux qui ont sorti leur costume noir de la naphtaline. L'un d'eux me tend la main : *Mes condoléances, Thomas. Tu ne me reconnais pas ? Bernard ?* Je me détourne.

J'avais quatorze ans. Ma mère avait cédé aux avances de Bernard, après huit ans de fidélité au mort. Soumise à ce permanent du PC rigide et grotesque comme elle l'avait été à mon père. Il s'était installé chez nous et imposait sa loi. Me punissait, me giflait, alors que j'étais un enfant discret et docile. Ma mère s'effaçait. Monique lui répétait : *Pourquoi tu le laisses faire ? Il n'a aucun droit.* À chaque crise, je me réfugiais chez elle. Un jour, j'ai fugué. C'était en hiver. Ils m'ont retrouvé au petit matin, grelottant dans un square. Bronchopneumonie. 41 de fièvre. Ma mère est morte une première fois ce jour-là.

Monique m'invite à déjeuner. *Ce sera à la bonne franquette. J'ai un reste de chou braisé. C'est ta mère qui m'a appris à le faire. C'était une fine cuisinière et moi, une incapable. Oh ! ça remonte loin, on avait la trentaine.*

Elles étaient comme deux sœurs, mais Yvon avait la chance d'avoir une mère douce, attentive, prévenante, tolérante. Monique dit : *Alors, tu as revu Bernard ? Tu gardes une dent contre lui, hein ? Je te comprends.* Jean-Claude en rajoute : *C'était un macho de première. Vantard, imbu de sa personne. Il était ouvrier comme moi avant de devenir permanent. C'est des mecs comme lui qui m'ont fait quitter le parti.* Monique continue : *Le problème, c'est que ta mère aurait dû te défendre. Elle manquait un peu de caractère, c'est vrai.* Je dis : *De caractère ou d'amour ?* Monique ignore ma réplique : *Qu'est-ce que tu vas faire de l'appartement ? Le vendre ? — Je n'y ai pas réfléchi. — Il est grand, ça pourrait intéresser Yvon pour sa famille nombreuse. Et avec la mamie à côté, il n'aurait pas de problème de garde. — C'est d'accord. — D'accord pour quoi ? Le vendre ou le louer ? — Comme il veut. Je peux même lui donner. — Tu dis n'importe quoi !* Jean-Claude intervient : *Enfin, Thomas, tu es un gestionnaire !* Je dis : *Je gère les affaires des autres. Les miennes, je m'en moque pas mal.* Monique dit : *On verra ça*

avec Yvon. Je passe mon bras sur son épaule : *Je t'ai toujours considérée comme ma deuxième mère et tu étais ma préférée. — Tu vas me faire pleurer, nigaud !*

Véra est chagrine. Je lui propose de déjeuner au Pasolini. Mon invitation ne produit pas l'effet escompté. Elle dit : *Je n'aime pas trop ce restaurant de luxe, j'y suis allée plusieurs fois avec Pierre, et ce ne sont pas de bons souvenirs.*

Nous optons pour un indien tout aussi luxueux de la rue Tronchet. Il faut en convenir : je tends à changer de standing avec ma promotion. Comment ne pas se prendre pour le directeur quand on est directeur ? À moins que je ne singe le Monsieur d'hier. Irai-je jusqu'à m'offrir des complets sur mesure et des mocassins Made in London ?

Véra a une révélation à me faire. Les mots ont du mal à sortir : *Pierre est venu me relancer chez moi hier soir.* J'ai un sourire faux : *Je n'ai pas les moyens d'être jaloux.* Elle dit : *Il m'a prise de force, Thomas. Enfin, je me suis débattue puis je lui ai cédé. Il m'aurait violée. C'est à peu près ce qu'il a fait, d'ailleurs. Je te passe les détails, mais ça a été horrible. Il avait les yeux fous. Il a crié : « Tu vas pouvoir t'envoyer le nouveau directeur ! » En partant, il m'a dit une chose surprenante : qu'il savait où se trouvait sa femme et qu'il la surveillait de près.*

J'ai peine à finir mon keema mattar, un succulent haché d'agneau aux petits pois. Connaissant mes liens d'amitié avec Véra, il s'est servi d'elle pour faire monter la pression. Laïla a raison : il sait tout et distille sa vengeance. Je reste muet, figé. Véra dit : *Tu ne trouves pas ça inquiétant ?*

Ce soir, je délaisse Laïla, je rentre à Marie-de-Pantin. Une douleur sourde traversée d'élançements s'est installée dans ma tête. Mon infirmité se rappelle à moi. Je suis quelqu'un de vulnérable, le moindre choc à la tête peut m'être fatal et Monsieur est devenu un danger. Mais ce n'est pas tant la peur qui me saisit que l'effarement : Monsieur, un danger, Monsieur, un violeur. J'ai peine à le croire. J'attribuais sa conduite déréglée à une déresse qu'il surmonterait un jour ou l'autre pour redevenir lui-même, avec des cicatrices. J'ai fait une telle expérience après la trahison d'Agnès. Son cas est plus grave. À la faveur du traumatisme, un être malfaisant a surgi et pris possession de lui.

Je suggère à Laïla d'aller se réfugier au Kremlin. Elle est inébranlable : *S'il veut me tuer, qu'il me tue. Ce sera bien fait pour lui !* Elle s'assoit à terre, enferme ses jambes dans ses bras, mains croisées, dans une attitude que je lui connais bien, puis elle rêvasse. Elle m'oublie. Je respecte son absence. Je m'assois près d'elle. Elle dit pour elle-même : *Il y a des êtres viciés, qui tirent leur identité du mal qu'ils font aux autres. Ils sont souvent charmants, pleins d'empathie. Ce sont de sales bêtes attachantes.*

Je la laisse endormie en chien de fusil, entièrement recouverte par le duvet.

Yvon passe au bureau. Un grand appartement juste sur le palier de ses parents, c'est inespéré. Ils cherchaient dans le quartier depuis un bout de temps. Il dit : *Mais tu veux nous le donner, il paraît ? Ça va pas, la tête ! Toi qui as fait du droit, tu dois savoir qu'une donation à un tiers est taxée à mort. Jusqu'à 60 % de la valeur estimée du bien.*

*Ça me ferait chier d'engraisser l'Etat et que tu ne palpes rien. Si tu veux nous aider, fais nous un prix d'ami. Sans exagérer, sinon le fisc nous soupçonnera de dessous de table.*

Nous nous entendons sur 220.000 euros. Une sacrée somme. Je dis en riant : *Je vais pouvoir prendre ma retraite. — Tu sais, ça file vite.* L'argent ne m'a jamais intéressé, mais cette manne me ravit. En vérité, ce n'est pas une manne, mais un dédommagement. Ma mère s'est retirée en soldant les comptes.

Je découvre soudain qu'Egon Schiele est revenu à sa place. Je me plante devant lui en l'insultant. Je le décroche rageusement. Je le jette dans l'armoire. Yvon dit : *Ça va, Thomas ?* Je dois être peu dérangé. Le choc, après la mort de ma mère.

Véra a pris un congé maladie. Elle a dit : *Il me fait peur.* Moi non. S'il me tue, ce sera tant pis pour lui. La détermination de Laïla m'a gagné. Je monte au cinquième pendant la pause de midi. Je lui murmure : *Je suis là pour vous caresser.* Elle rejette le duvet en me fixant, bouche entr'ouverte. Cette fois, je vais directement à son sexe. Elle sursaute. Se détend. S'ouvre. Nous restons les yeux dans les yeux, jusqu'à ce que les siens se voilent, puis se ferment lentement. Sa respiration s'accélère. Sa main se contracte sur mon épaule. Son cri est un soupir.

Monsieur son mari peut bien surgir à l'instant. Je l'attraperais au collet et lui fracasserais la tête contre la vasque de pierre.

Le climat est mauvais dans les bureaux. On s'arrête de parler à mon passage. Clotilde est bougonne, Véra maussade. Jacques ne sort même plus ses vannes débiles. Et le cabinet vient de perdre un client de première importance. Il y a du relâchement.

Bien que j'aie l'esprit ailleurs, il me soucie d'être un directeur performant pour m'imposer devant celui qui reste le grand patron. Je récupère le client. Jacques avait commis une grossière erreur dans la déclaration fiscale. C'est l'occasion de damer le pion à cet imbécile. Je lui signifie un avertissement. Il dit crânement : *Je suis protégé par mon mandat. — Tu n'es pas protégé contre la faute professionnelle.* Je lui présente la notification à signer. Il la repousse. Je dis : *Tu préfères une mise à pied disciplinaire avec suspension de salaire ? Notre client a le fisc sur le dos. Il n'a accepté de revenir qu'à la promesse d'une sanction du fautif et de la prise en charge de son redressement par notre cabinet. Tu coûtes plusieurs milliers d'euros à l'entreprise. À la réflexion, une suspension de salaire serait légitime.* Il signe.

Pour éviter les bruits de couloir, je convoque

une réunion générale. *Un changement de direction est toujours difficile à assumer pour une équipe. J'en ai bien conscience. Cette situation est aggravée par les comportements déroutants de celui qui a été votre directeur et reste le patron de l'entreprise. J'en ai aussi conscience. Il faut retrouver le sérieux et le dynamisme qui ont fait la réputation du Cabinet Pierre Anselme.* Le groupe n'a pas un mot pour soutenir Jacques.

En sortant, Clotilde exerce une pression amicale sur mon bras : Bravo ! Je ne suis pas mécontent de ma prestation. J'en suis aussi un peu étonné. J'ai été un vrai directeur. Au fond, c'est très facile, d'être un vrai directeur. Il suffit d'en adopter le langage et de veiller à la prestance. Comme tout cela m'apparaît dérisoire après le timide gémissement de Laïla.

Une heure ne s'est pas écoulée que Pierre Anselme m'appelle. Qu'est-ce qu'il apprend, que j'ai flanqué un avertissement à Jacques ? Mais de quel droit ? Je dis : *Du droit que m'avez accordé, Monsieur.* Il vocifère, menaçant une fois de plus de me démettre de ma fonction. Il en vient même aux insultes.

J'ai une brusque révélation. Jacques est allé tout de suite se plaindre auprès de lui et Pierre Anselme l'a défendu sans examiner le dossier, comme s'ils avaient des rapports privilégiés. Ils ont des rap-

ports privilégiés. Jacques est son mouchard, depuis le jour où il m'a surpris dans les archives.

Ça ne change pas grand-chose à la situation, mais, comme je le dis à Laïla : *Au moins, on connaît les positions de l'ennemi.*

Je rentre au cinquième avec une belle idée en tête. Un cadeau pour Laïla et pour moi, produit direct de la manne maternelle. *Si nous allions faire une promenade dans le monde d'en bas, à la fraîche ? — Oh ! oui, je commence à m'étioler entre ces murs. Mais j'ai presque peur de sortir. Comme un oiseau habitué à sa cage devant la porte ouverte.*

Nous flânons main dans la main en évitant les rues trop passantes. Je savoure le moment où je vais lui révéler mon cadeau. Mine de rien, j'ai dirigé nos pas vers le lieu où il lui sera remis, l'Hôtel de Crillon, Place de la Concorde. Je l'entraîne dans le hall : *Nous sommes attendus dans la suite Bernstein. — Dans la suite Bernstein ? Qui nous attend ? — Nous-mêmes.*

Un prospectus vante le produit de Grand Luxury réservé aux émirs arabes et à leurs complices internationaux : « Le célèbre compositeur Leonard Bernstein y fit des séjours fréquents. Située au cinquième étage de l'hôtel, c'est un décor de rêve, pour un séjour inoubliable. Cette suite de 145 m<sup>2</sup>

dispose de deux terrasses de 100 m<sup>2</sup> avec vue sur tout Paris et la Tour Eiffel, de deux télévisions satellite écran géant plasma, d'un bar à digestifs et d'une cave à cigares. La suite Bernstein de l'Hôtel de Crillon est célèbre dans le monde entier, plusieurs films y ont été tournés. »

Laïla est ébahie : *Ça doit coûter une fortune ! — Je ne sais pas. J'ai payé par carte bancaire.* Elle se jette dans mes bras et je la fais tourner comme je l'ai vu faire au cinéma. Légèrement étourdie, elle se précipite dans la salle de bains et fait couler l'eau dans la baignoire en marbre rose. Dix minutes plus tard, elle nage dans la mousse et le plaisir. *Pourquoi une telle folie ?* Je vais la rejoindre : *Nous ne sommes pas à une folie près.* Elle sort de la mousse pour me dire, grave : *J'ai peur de tomber amoureuse de vous.* Je dis en badinant : *Allons, allons, ne soyons pas vulgaires !*

Nous jouons à ramper, à nous cacher, à nous attraper dans l'appartement sans limites. Nous faisons du trampoline sur le lit matrimonial pour polygame, huit personnes à l'aise. Nous sirotions un single malt de vingt ans d'âge sur la terrasse qui s'ouvre sur Paris by night. Je suis heureux de la rendre heureuse. Est-ce que je ne serais pas, moi aussi, en train de céder à la vulgarité ?

La nuit se passe sans caresses. Je ne veux surtout pas qu'elle me soupçonne d'attendre un retour

sur investissement. Elle ne veut surtout pas, je suppose, avoir l'air de payer de sa personne pour une nuit de luxe. Mais nous nous endormons la main sur le sexe de l'autre. Une tendresse, mais aussi une protection. Accès privé, interdit aux personnes étrangères.

4

Pierre Anselme est le premier arrivé au cabinet. Je le trouve assis à son ex-bureau, le mien. Il dit : *Qu'est-ce que vous avez fait de mon tableau ? — C'était le tableau de l'ancien directeur. — Désormais, l'ancien directeur, c'est vous. — Vous voudrez bien me le signifier par lettre recommandée avec accusé de réception, comme l'exige l'article L1232 du Code du Travail. Je n'imposerai pas la présence du délégué syndical. — Vous jouez au con ! La boîte tourne à l'envers depuis que vous êtes aux commandes. Vous vous attaquez à l'un de nos meilleurs experts pour une simple erreur de calcul. — Avant d'accuser réception de cette lettre officielle, donc dans l'exercice de mes fonctions, je réunirai le personnel pour qu'il exprime son avis sur les reproches qui me sont adressés. Vous le comprendrez, vous avez toujours été ce qu'on appelle « un patron social », soucieux des rapports démocratiques au sein de l'entreprise. Il me prend par le col de la veste : Vous me devez*

*tout ! Sans moi, vous croupiriez dans un hôpital psychiatrique ! — C'est bien ce que je disais, vous êtes un patron social.* Il me repousse en marmonnant et sort sans fermer la porte.

Je passe la soirée chez Yvon et Hélène. Le plaisir de passer une soirée avec ce grand couillon sympathique et des détails à régler pour l'appartement. *Prenez tout ce qui vous intéresse dans les affaires de ma mère. Laissez-moi seulement les deux anges qui sont sur l'armoire. Après, je ferai venir Emmaüs.* Yvon dit : *Tu ne vas rien garder, ne serait-ce qu'en souvenir ? — La vie est un rideau tiré sur le passé.* Hélène prend ma main : *Comment te remercier, Thomas ? — Un sourire, ça fera le compte.*

Yvon chiffonne les cheveux d'Alicia, onze ans : *Tu vas avoir ta chambre, une chambre pour toi toute seule !* Alicia me sert un fin sourire minaudé. Sa petite sœur, Anaïs, deux ans, fait de l'escalade sur mes genoux. Je lui tapote le derrière, d'un air empoté. Je n'ai pas d'attriance pour les bébés. Yvon dit : *Quand est-ce que tu nous en fait un ?* Je ris : *À la Saint Glinglin !*

Nous avons rendez-vous demain matin chez le notaire, aux Batignolles, pour signer le compromis. Il passera me prendre au bureau.

Je comptais rentrer au cinquième, mais les œufs

mimosa, le poulet basquaise et la tarte Tatin me pèsent sur l'estomac. Ils tirent le canapé du salon. Pour la première fois, je me sens fautif de délaisser Laïla. Les choses sont en train de tourner. Notre pacte a fait long feu. Je me dis, en souriant dans le noir : Nous sommes sur une mauvaise pente.

Je me lève tôt pour rejoindre Laïla avant l'ouverture. La porte donnant sur l'escalier du cinquième est fermée à clé, avec un verrou neuf. L'installation n'a pu se faire que dans la soirée, en dehors des heures de travail d'un professionnel, et Pierre Anselme n'a jamais touché à un tournevis. Conclusion : Jacques, qui a une réputation de bricoleur, est passé de mouchard à homme de main.

Dans une demi-heure, tout le monde sera là. Je n'ai ni le temps ni les outils nécessaires pour démonter le verrou. J'appelle un serrurier.

Le pire m'attend au cinquième.

Laïla a été rouée de coups. Elle a le visage enflé, un bras bizarrement tordu, elle souffre en respirant et ne peut pas se relever. Elle prononce les mots avec difficulté : *Il était grand, le visage à moitié masqué. Il portait des boots noires à élastique. Comme je rampais à ses pieds, c'est surtout ce que j'ai vu.*

J'appelle une ambulance. Je me moque bien du qu'en-dira-t-on dans l'entreprise. Au passage de la

femme de Monsieur sur un brancard sortant des archives, c'est la stupéfaction générale. Jacques, qui se tient en retrait, ne pipe mot. Il s'accuse de lui-même.

Je le convoque dans mon bureau. La colère me rend muet. Je tourne dans la pièce, les poings serrés. Il dit : *Alors, Monsieur le Directeur ?* Je le gifle à toute volée. Après une seconde d'ahurissement, il m'agrippe, me secoue, m'assène une série de claques. C'est le moment où Clotilde fait entrer Yvon.

Jacques ne voit pas le coup arriver. Il fait un valdingue contre le radiateur, qui le laisse groggy. Et Yvon est à nouveau sur lui. Il le remet sur pieds de sa poigne et lui envoie un crochet du droit. On entend un craquement d'os suivi d'un bris de vitre. Jacques est à genoux dans le verre cassé, le visage en sang. Clotilde se tient dans l'embrasure de la porte, bouche bée.

Yvon dit : *Qu'est-ce qu'il te voulait, ce connard ? — Ce n'est pas seulement un connard, c'est une pourriture. Je t'expliquerai.*

Cette scène nous a reporté vingt ans en arrière. Un gros Michel m'avait cherché noise sous le préau. Yvon lui avait fait son affaire dans les toilettes. J'étais un enfant jugé bizarre et de constitution chétive. Il a été mon garde du corps pendant des années. Nous avions un slogan : Yvon + Thomas, attention aux dégâts !

Sur le chemin du notaire, j'explique à Yvon, en simplifiant : *J'ai une liaison avec la femme du patron et ce type l'a rouée de coups sur l'ordre de son maître. — T'es dingue ! La femme du patron ! Alors qu'à Paris le sex-ratio est nettement en faveur des femmes. — Sex-ratio, c'es quoi*

Les commentaires vont bon train. On s'interroge, on m'interroge. J'esquine comme je peux. Mais à Véra, je dévoile tout. J'essaie de lui expliquer, ce lieu oublié de tous, irréel, et notre pacte d'insensibilité avec Laila. Mais c'est trop à l'écart des chemins de pensée de cette femme solaire. Je finis par dire : *Ton frère comprendrait. — Je suis sûrement un peu limitée... — Non, tu es pleinement vivante. Moi, je ne le suis qu'à moitié, j'ai un hémisphère mort. — J'ai aussi mon grain de folie, puisque je suis amoureuse d'un mort-vivant !*

Je file à l'hôpital Lariboisière, dont je connais tous les couloirs. Laïla a deux côtes cassées, un bras démis et de multiples hématomes. Son œil gauche est en danger. Je prends sa main. Je garde sa main. Son sourire est un peu tordu, à cause des enflures. Je dis : *À la réflexion, ce n'est pas forcément vulgaire d'être amoureux.* Je devine une lueur dans son œil épargné.

IV

Je retourne au cabinet le lendemain, récupérer quelques affaires. Un stylo Parker élimé à la plume domestiquée depuis des années. Un dessin d'Émir, le petit Jankovic : un oiseau bariolé qui court au lieu de voler. Il me suit partout, ce dessin, je ne sais pourquoi. Trois livres qui ne me servaient à rien au travail. Mes lectures de toujours. Ou plutôt mes livres de toujours. Il me suffisait de les avoir près de moi.

Je n'ai pas la force de monter au cinquième. Tout restera en l'état. Ici a vécu un couple qui n'en était pas un, à la frontière du monde humain. La tache de sang sur le tapis grec témoigne d'une fin dramatique.

Je réunis le personnel pour annoncer mon départ, qui ne sera une surprise pour personne. Je me sens incapable d'exposer les faits. *Votre délégué syndical sait tout, puisqu'il a activement et fourbement travaillé à mon élimination. À son retour, il ne manquera pas de vous servir sa version à mon désavantage. Vous devrez l'accepter pour préserver votre emploi, car il est le bras armé d'une di-*

*rection qui a perdu son gouvernail. Triste situation. Je vous souhaite bon courage.*

Véra, défaite, me regarde ranger ce qui cessera d'être mon bureau dans quelques minutes : *Qu'est-ce que je vais devenir dans cette boîte pourrie ? Je n'aurai même plus le plaisir de travailler avec toi.* C'est le tour de Clotilde : *Bon, on a compris, vous avez couché avec la femme du boss ? Et alors ? On s'en fout, c'est une affaire privée. On va vous défendre, Thomas.* Ils viennent en procession. Cette cérémonie me trouble.

Pierre Anselme a osé rendre visite à Laïla à l'hôpital. Élegant, sûr de lui, beau parleur. Le Pierre Anselme de toujours. Il bénissait le miracle de l'avoir retrouvée. *Pour oublier cet épisode dououreux, partons nous reposer une semaine à Saint Bart.* Comme Laïla restait muette, il en a rajouté : *Tu ne sais pas à quel point tu comptes pour moi. Sans toi, je ne suis qu'un feu follet.* Laïla a dit : *Les feux follets, c'est sur les tombes. Patience, tu n'as pas encore réussi à me tuer.* Il a fait son incompris, composant un visage tragique. Laïla a crié : *Je ne veux plus jamais te voir ! Sors de ma vie ! Je ne t'ai jamais aimé !* Une infirmière a surgi. Pierre Anselme est sorti en disant : *Votre patiente a besoin d'un calmant.*

La solution qui paraissait ridicule quelques jours plus tôt s'impose désormais : Mairie-de-Pantin. Je n'ai rien vécu dans ce deux-pièces sous-équipé, sans charme. C'est à peine chez moi. Un lieu neutre. Il servira de refuge en attendant. En attendant quoi ?

Laïla s'y installe sans commentaires. Elle ne quitte pas le lit. Tout est à refaire entre elle et moi. Ou à défaire. Nous n'osons plus nous toucher. Je change ses compresses. Je prépare ses médicaments. Elle me remercie d'un sourire furtif.

Je marche au hasard pendant des heures dans des rues de banlieue sans intérêt. J'ai renoncé à toute prudence médicale : je cède à l'alcool. Laïla aussi. Le soir, nous nous endormons lourdement, chacun de notre côté.

Véra m'apprend au téléphone que le cabinet s'est mis en grève, à l'exception de Jacques, bien sûr. Pierre Anselme a repris les rênes. Il a convoqué les employés un à un en dispensant flatteries et menaces. Un vulgaire patron. La grève s'effiloche. Clotilde était la plus acharnée. Elle en était venue aux mains avec Jacques. Elle répétait : *Je peux être virée, je m'en fous ! Je ne suis pas née pour vivre avec des cons et des salauds.* Elle a été licenciée. Avant de partir, elle a arrosé son ordinateur de café. Données irrécupérables. Pierre Anselme a déposé

plainte pour dégradation de matériel professionnel. Véra lui a dit : *Tu me fais pitié*. Elle croyait pouvoir se le permettre. À la porte, elle aussi. Sans emploi, avec un enfant à nourrir. Je dis à Véra : *Compte sur moi*.

Nous essayons de nous consoler avec l'idée qu'il travaille à ruiner sa propre entreprise. Mais Véra dit : *Tu es déjà allé chez lui ? 400 mètres carrés donnant sur le Parc Monceau. Il n'est pas de notre monde. Il rebondira, ne t'en fais pas*. Elle ajoute, timidement : *Ça va, avec Laïla ?* Je dis : *Pas du tout*.

Le stress et l'abus d'alcool ont eu les conséquences prévisibles. Je me suis écroulé sur le pavé de la cuisine. La conduite à tenir devant un épileptique est simple : ne rien faire. Seulement écarter les objets qui pourraient le blesser pendant ses convulsions. J'aurais dû prévenir Laïla. Elle m'a pris dans ses bras en essayant de contenir les spasmes. Un coup violent dans la poitrine l'a projetée contre la gazinière. Par chance, elle n'a pas mis ses doigts dans ma bouche pour empêcher la morsure de la langue. Quand je suis retombé inerte, elle m'a cru mort.

Le soir même, nous dormions enlacés, nous décidions d'arrêter l'alcool. Laïla s'est remise de

ses blessures. Elle s'essaie à la cuisine. Pas très à l'aise. Habituelle à être servie. On ne compte plus les plats immangeables. On en rit.

Nous n'avons pas retrouvé notre légèreté, nous sommes devenus un couple quelconque dans un appartement quelconque, sans même l'aventure quelconque du sexe pour le supporter. J'ai une vague de désir, quand je l'entoure de mes bras, mais je me garde de gestes avancés. Et, au fil de ces jours ternes, Laïla supporte de moins en moins l'inconfort du deux-pièces. Elle rêve d'une baignoire. Elle se plaint de l'odeur de moisissure. Sa vie de grande bourgeoise lui manque. Nous frôlons la dispute. J'ose lui dire : *Pourquoi vous ne retournez pas chez votre mari ?* Sa réponse est une déflagration : *Parce que je vous aime !*

Je n'ai pas le temps de m'en remettre, on sonne à la porte. Yvon. Il me dit : *Tu es tout blanc ! Tu es malade ?* Je fais les présentations. Laïla dit : *C'est donc vous, le célèbre Yvon !* Il gonfle le torse et me prend par l'épaule : *Yvon + Thomas, attention aux dégâts !*

Il emménage ce week-end et a besoin de bras. La beauté de Laïla le subjugue. Il me dit en douce : *Tu te fais pas chier, mon salaud ! Et au lit, elle est bonne ? — Un volcan ! — Sacré Thomas !*

Yvon parti, nous restons assis à la table de la cuisine, l'un en face de l'autre, mains dans les mains,

en silence. Laïla baisse parfois les yeux, comme gênée de son aveu. Je retiens les mots amoureux qui sont au bord de mes lèvres. Nous nous souffrons craintivement. Cette déclaration crève la bulle où nous étions parfaitement nous-mêmes. Où cette part de nous-mêmes inadaptée au monde avait trouvé sa place. Quel sera son sort dans une vie normalisée ? Laïla a entendu mes pensées, elle murmure : *Qu'est-ce que nous allons devenir ?*

L'appartement de ma mère ne ressemble plus à ma mère. Les meubles ont disparu et Yvon a dépouillé les papiers toile de Jouy pour tout repeindre en clair. Il me donne les deux anges aux joues gonflées : *Pourquoi tu y tiens tant ? — Je ne sais pas. Ils ont été les témoins de toute mon enfance, du haut de leur perchoir. Anges de pacotille. Porteurs d'aucune bonne nouvelle. Ricanant de la condition humaine.*

Laïla flotte dans l'un de mes vieux jeans. Un débardeur à trous met sa poitrine en valeur. Plus belle que jamais dans ces défroques. Yvon n'a d'yeux que pour elle. Quand je surprends l'un de ses regards, il dit : *Putain !*

Yvon et moi faisons les portefaix. Le père branche les appareils ménagers. Hélène et Laïla déballent et rangent au fur et à mesure. Je perçois des bribes de leur conversation quand je dépose un

carton. Hélène qui dit : *Vous allez vous marier ?* Autre carton. Elle dit : *Les enfants, ça soude un couple.* Laïla dit : *Oui, sans doute.* Elle me jette au passage un regard souffrant. Je l'embrasse. Yvon surgit à ce moment-là, le micro-ondes dans les bras. *Holà ! les amoureux ! Z'êtes pas ici pour la bagatelle !*

De l'autre côté du palier, Monique a préparé le repas. Alicia vient battre le rappel : *Mamie a dit que si vous ne venez pas immédiatement, elle met tout à la poubelle.* Laïla et moi filons à la salle de bains pour nous laver les mains.

C'est la seule pièce de l'appartement restée en l'état. Yvon a dit : *On verra plus tard. Rome n'a pas été faite en un jour.* La même cabine de douche en plastique qui craque quand on y pose le pied. Le même lavabo des années 50 marronné de tartre. La même armoire à trois glaces pivotantes, gangrenées de taches noires. Je m'asseyais sur cette cuvette en laissant couler la douche, avant d'affronter la dernière scène du dimanche chez ma mère. Je m'y assois.

Laïla se frotte énergiquement les mains, les bras, le visage, en disant : *Je suis pleine de poussière.* Ses fesses tremblent devant moi au rythme de ses gestes. Je me colle derrière elle et déboucle sa ceinture. Elle dit : *Oh ! non, pas ici !* Mais elle m'aide à abaisser son pantalon, puis le mien. Elle

s'adosse au mur. Je soulève ses cuisses. Elle dit :  
*Mon dieu !*

À table, la discussion roule sur le nouveau gouvernement. Jean-Claude dit : *C'est les fachos qui ont choisi Barnier, c'est clair. Cet ectoplasme a tout pour leur plaisir : raciste, anti-homo, contre l'immigration... Quand je pense que j'ai voté pour Macron au deuxième tour ! Il passe son temps à nous enculer pour un oui pour un non. Si au moins la vaseline était remboursée par la sécu !*

Laïla est partie pour la salle de bains de Monique. Depuis dix bonnes minutes. Elle doit se nettoyer de moi. Elle se rassoit avec un sourire pour me rassurer.

2

Laïla parle à mi-voix, le regard hésitant : *Je ne regrette rien. C'était fort. Mais c'est après... Seulement après... J'avais – je ne sais pas – un peu mal au cœur... Elle sourit en pinçant les lèvres. J'ai fait des progrès : avec mon mari, c'était avant...*

Mes sens se sont réveillés. Ils grondent. Je prendrais Laïla en tout lieu, à toute heure. Elle s'effaroucherait et je serais hors de moi-même. Ce moi-même qui me regarde et me garde du monde commun depuis tant d'années. Mais cet événement socialement si banal – une copulation – a changé tout le paysage, bouleversé notre lien. Laïla n'est plus la femme de Pierre Anselme. Elle est ma femme. Elle occupe la place laissée vacante par Agnès.

Elle s'est endormie sur mes genoux. Avec mille précautions, je la soulève du canapé et l'emporte vers la chambre. Ses cheveux se déploient. Ses pieds nus ballotent. Ce poids dans mes bras porte un nom : ma femme. Quand je la dépose dans

notre lit, elle dit, d'une voix ensommeillée : *Thomas*. Je l'aide à se dévêtrir. Le corps lumineux de ma femme. Avant de se rendormir, elle bredouille : *Thomas et Laila*. Nos prénoms sont mariés.

Pierre Anselme n'a jamais mis les pieds ici, mais c'est mon adresse officielle, il la connaît. Soyons prudents, déménageons. Laïla dit : *J'aime-rais bien du côté de Vincennes. C'est Paris sans être Paris*.

Nous dénichons un cinq-pièces à Charenton, avenue de Gravelle. Les fenêtres s'ouvrent sur les arbres. On entend presque rugir les lions du zoo. La vie sauvage.

Thomas-le-coincé et Laïla-la-secrète ne se contiennent plus. Lui Tarzan, elle Jane. Charlebois à fond :

*Tu descends de ma côte, on est fait l'un pour l'autre / Moi Tarzan, toi Jane / Et plus on vit ensemble et moins on se ressemble / Moi Tarzan, toi Jane / Depuis qu'j'suis avec toi, y a deux personnes en moi / Moi Tarzan, toi Jane / Parles-en à personne, mais des fois ce serait l'fun / Si c'était toi Tarzan, moi Jane.*

Nous échouons sur le parquet. Nous sommes des amants incertains, timorés, mais nous gardons,

de nos nuits au cinquième, une grande expérience des caresses.

Cette fois, elles nous débordent. Nos sexes se trouvent, s'ajustent. Doucement. Calmement. Longuement. Marquant une pause quand le plaisir s'avive. Cette étreinte réservée nous laisse sans mot, sans geste, pendant que la nuit tombe.

Laïla a fait de la musique pendant toute son enfance. Elle était en année de bachelor à l'Académie Royale quand elle est venue en France. Section violoncelle. Elle dit : *J'ai envie de m'y remettre*. En musique, les échanges internationaux sont facilités, et même encouragés. Elle est acceptée au Conservatoire, rue Bergère, avec une dérogation pour son âge avancé, 29 ans.

Véra flippe. Elle craint de ne pouvoir payer son loyer. Je suis riche de ma mère, je vais lui faire un chèque. *Non, non, pas question de protester !* Anselme est venu la relancer. Pas dans les mêmes termes que la dernière fois. Il a battu sa coulpe en gémissant dans son corsage. Il voulait la réintégrer, mais elle l'a envoyé paître. Elle se demande ce qu'il venait chercher. Je dis : *Sûrement des informations. Il a parlé de nous ? — Il n'a fait que ça. Surtout de sa femme. Toi, il t'appelle « le petit comptable ».* — *Tu ne lui as pas donné notre nouvelle adresse, j'espère ? — Ça va pas la tête !*

Nous n'y tenions pas trop, mais Monique a insisté : Il faut prendre la crêmaillère, ça porte bonheur. Je dis : *Fêter le bonheur, ça porte malheur*. Elle hausse les épaules : *Toujours confiant en l'avenir, mon Thomas* ! Elle s'occupera de tout, du menu, des courses, de la cuisine.

Elle est sur le pont dès la veille. Elle fait l'ouverture du marché de La Tourelle, à Saint-Mandé. Laïla propose timidement de l'aider. Hors de question pour Monique. Ça arrange la musicienne, qui ne pense qu'à une chose : son violoncelle tout neuf. Je soulève le couvercle de mon vieux piano. Monique dit : *Vous allez nous faire un beau concert, tous les deux*.

Mon piano est désaccordé. Ma vie est désaccordée. Comment faire un beau concert avec Laïla ?

Véra arrive la première, sous un drôle de chapeau-cloche. *Le coiffeur m'a ratée. Je suis horrible* ! Benjamin, petit homme de treize ans, proteste : *Mais tu es très bien maman* ! Je lui dis : *Heureux de vous connaître, Monsieur Benjamin*. Les Cinq du Kremlin débarquent. Yvon porte le couffin. Hélène a les bras chargés de fleurs. Alicia fait sa timide devant Benjamin. Anaïs me tape sur le ventre. Yvon dit, à la fenêtre : *Putain, c'est la campagne à la ville ! C'est magnifique*.

Clotilde est tout essoufflée. Elle en a profité pour faire son footing autour du lac. Cette petite vigoureuse prépare le marathon de New York. Elle nous a apporté un cadeau de crêmaillère : des billets de cent euros en rouleau, pour les WC. *Vive l'amour ! Le fric, on se torche avec !*

Le repas est gastronomique. Il fallait s'y attendre. Œufs de caille aux herbes, vol au vent de canard, souris d'agneau confites. Jean-Claude tape sur les fesses de Monique : *Quand je pense qu'elle ne savait pas faire cuire un œuf quand je l'ai épousée !* Yvon dit : *Au moins, à l'époque, t'avais la taille mannequin*. Jean-Claude flatte sa bedaine d'un air satisfait.

Laïla mange du bout des lèvres. Un appétit d'oiseau. Une petite nature. Peu attachée aux plaisirs de ce monde. Je repense au repas du Pasolini. À Pierre Anselme. À ce temps révolu. Laïla est ma femme mais son mystère reste entier.

Anaïs saute de genoux en genoux. Alicia et Benjamin discutent comme des grands sur les poufs du salon. Je me surprends à regarder ces enfants avec attendrissement. Qu'est devenu Emir, le petit de Madame Jankovic ? Et Morgane ? Ils ont vingt ans passés. Quel souvenir ont-ils gardé d'un certain Thomas ?

Clotilde a entrepris Yvon sur les laboratoires

Servier. Elle dit : *Des assassins !* Yvon dit : *Si t'es assez conne pour croire ce que racontent les journaux !* Le terrain est glissant. Heureusement, Monique apporte le tiramisu à la poire et aux écorces d'orange. Les deux jeunes rappliquent vite fait.

Le beau concert n'aura pas lieu. Mon piano est vraiment trop pourri et Laïla se défile avec un faux sourire. Ça jette un froid. Je me rends compte qu'elle les intimide. Par sa beauté. Par sa distance.

Véra est restée fermée pendant tout le repas. J'imagine bien ce qui se passe dans sa tête. Elle est sur le point de partir – au grand dam de Benjamin. Je lui dis discrètement : *Le chèque.* Elle dit : *Ce n'est pas la peine, je vais me débrouiller.* Je l'entraîne dans mon bureau. Elle prend sur elle pour dire : *C'est bien, tu es guéri de la folie. Une très belle femme, un très bel appartement. Ton cas était moins sérieux que celui de Philippe.* Je dis : *Ce n'est pas si simple, malheureusement.* Je fourre le chèque dans son sac. Elle dit : *Excuse-moi.*

3

L'hiver s'annonce. Le Bois de Vincennes a noirci. Chaque jour, Laïla traverse tout Paris pour se rendre au conservatoire, rue Bergère, dans le IX<sup>e</sup>. Le violoncelle est sa nouvelle vie. Le violoncelle et moi... Chaque soir, je l'attends à la bouche du métro Charenton-Ecoles. La voici. Elle saute allègrement de marche en marche, en balançant sa chevelure si blonde. Ma petite sirène. Quand elle m'aperçoit, elle accélère l'escalade et se laisse tomber dans mes bras. Nous chancelons pour nous faire une émotion et je respire sa peau retrouvée.

Pourtant, je vis dans la peur. La peur que tout s'arrête. À cause d'Anselme. Ou de Laïla. Ou de moi-même. La peur que tout continue avec la même peur au ventre, sourde, rampante. Quand elle me monte à la gorge, je ne peux plus respirer. Je me cache de Laïla. Je vais gober de l'air froid sur le balcon.

De nouvelles tentes sont apparues dans le bois. Quand on n'a plus de travail, ni d'indemnités, ni de logement, on se réfugie sous une tente, dans le Bois de Vincennes, à portée de vue des survivants.

Notre société est malade. Nous sommes tous malades. Moi peut-être un peu plus.

La rue Bergère est à deux pas de l'Opéra, donc du cabinet d'Anselme. Laïla s'en était inquiétée. Elle se trouve un jour nez à nez avec Pierre Anselme.

Il a d'abord fait son charmant. Comme elle déclinait son invitation à boire un café, il s'est fâché : *Nous avons vécu dix ans ensemble, tu peux bien m'accorder dix minutes.* Elle a cédé. Il lui a sorti le grand jeu. Il crevait de désespoir, elle était sa raison de vivre, il lui léguerait toute sa fortune. Devant l'impossibilité de Laïla, il est devenu agressif, lui reprochant sa froideur, au lit comme ailleurs. Dénonçant son vide existentiel.

Laïla s'est levée de sa chaise. Il a emprisonné son poignet : *Et le petit comptable, comment se porte-t-il avec sa tête fêlée ?* Laïla a dit froidement : *Le petit comptable me fait ce que tu n'as jamais réussi à faire en dix ans : jouir.* Il l'a giflée si violemment qu'elle est tombée sur la table voisine, où deux types discutaient. Il s'apprêtait à recommencer. Les deux types l'ont immobilisé. À Laïla qui s'enfuyait, il a crié : *Je sais où te trouver !*

Laïla a engagé une procédure de divorce. J'ai fait poser des verrous trois-points. Je la conduis

chaque jour rue Bergère et je la ramène, avec la Clio que nous avons achetée pour la circonstance. Je n'ai qu'une cliente dans mon taxi, mais ça me suffit pour vivre. Laïla pose la tête sur l'épaule du chauffeur.

J'ai fait venir l'accordeur. J'occupe mes journées au piano, entre mes trajets de taxi. Je ne suis qu'un amateur éclairé – et bien rouillé – je n'ai pas la patte professionnelle de Laïla, mais nous jouons ensemble des week-ends entiers. Nous nous sommes attaqués à la sonate n° 3 de Beethoven. Elle est à son programme. Je travaille la partition avec ténacité, en son absence. Mon doigté s'affine. Laïla dit : *Tu es vachement doué. — C'est parce que tu m'aimes. — J'aime un type vachement doué.*

Ce soir-là, Laïla a crié comme je n'imaginais pas qu'une femme puisse crier au moment de la jouissance. Les hommes sont ridicules avec leurs grognements. J'avais envie d'aller danser sur le toit de l'immeuble. Le matin, le nez dans son bol de thé, elle s'inquiète : *Les voisins ont dû m'entendre.* Elle est même un peu honteuse devant moi. Les toasts sautent dans le grille-pain. Je dis : *Confiture de figues ou d'abricots ?*

Nous serions des amants diaboliques. Comment faire pour éliminer le mari gênant ? Une balle dans

la tête ? Il faut déjà se procurer un revolver, puis savoir s'en servir. De plus, je n'ai pas envie d'entrer dans les faits divers, ça donne des voix aux Fascistes. Attendre dans la Clio, moteur au ralenti, qu'il sorte du bureau et boum ! Accident de la circulation ? Laïla dit : *C'est pas mal, mais j'ai une meilleure idée. J'ai gardé les clés de son appartement. En espérant qu'ils n'aient pas changé le code du porche. Mais la concierge me connaît. — Attends, si elle te voit, c'est mauvais. Elle le dira à la police. — Bon, admettons que le code n'ait pas changé. Tous les matins, il prend son bain. Si on installe au fond de la baignoire un fil branché au secteur, dès qu'il met le pied dans l'eau, crack ! Comme Claude François. — Oui, c'est astucieux. Mais un peu trop technique. Et le code n'est plus le même, c'est sûr.*

Nous sommes presque sérieux. Puis légèrement déprimés.

Nous allons nous changer les idées au Terminus Nord. Une brasserie de prestige juste en face de la Gare du Nord, mon quartier d'il y a une éternité. Avec Laïla à mon bras, je me sens joyeux, comme Jésus à son entrée dans Jérusalem. Laïla rit : *Qu'est-ce que c'est que cette référence, Monsieur le mécréant ? Je dis : Un tableau de Giotto, à Padoue. Je t'y emmènerai.*

J'imagine qu'Agnès nous regarde passer du cinquième étage, au 132. J'ai un choc. Son visage est décharné, sa peau jaunâtre, fissurée, ses membres squelettiques et tordus. Elle ressemble à l'homme des tourbières, exhumé après 8000 ans. Je lui crie : *Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?* Elle crie : *Je suis devenue moi-même.*

L'œuf mollet est dur. La choucroute est acide. La bière éventée. Le Terminus a bien perdu. Il devrait se libérer de sa chaîne. Nous nous libérons de notre chaise. Avec fracas. Le directeur accourt. Je lui jette un billet de cent, en disant : *Gardez la monnaie pour vous recycler.* Laïla pouffe : *Je ne te reconnais plus. Toi, si réservé.* Je dis : *Laïla + Thomas, attention aux dégâts !*

Mais, ce soir-là, au lit, nos corps ne battent pas la même mesure. Je me soucie trop de reproduire le miracle de la nuit dernière. Et Laïla est craintive. Au bord du sommeil, j'entends la voix bien posée de Pierre Anselme : *Je sais où vous trouver.*

Je n'ai pas prévenu Laïla : Après l'avoir déposée rue Bergère, je sonne chez Anselme. Il m'accueille dans une robe de chambre pourpre à filets d'or. Une tenue d'évêque. Ça lui va bien. Il est stupéfait. Ce qui ne l'empêche pas de dire, crânement : *Je vous attendais un jour ou l'autre. Vous boiriez un thé ?* Je dis, tendu : *Mon infirmité me donne peu d'espérance de vie... — Excusez-moi. Si vous ne voulez pas de thé, permettez-moi d'en préparer un pour moi. Passons à la cuisine. Vous disiez donc ?* Je reste silencieux en le vrillant du regard. Il dit : *Oui ? — Je ne suis plus attaché à la vie que par un fil : Laïla. — C'est une formulation très poétique.* Vous allez ajouter : « *Si vous touchez à l'un de ses cheveux...* » Je lui jette à la figure son bol de thé. Il bascule sur sa chaise, se rattrape à la table et court refroidir la brûlure sous le robinet. Il crie : *Fichez le camp, imbécile !* Je l'agrippe. J'ai la supériorité de la jeunesse, malgré mon infirmité. Lâchement, il essaie de me frapper à la tête. Il dérape sur les débris du bol. Le voici à mes pieds. Il dit, sans chercher à se relever : *Je vois que vous êtes sous la*

*coupe réglée de ma future ex-épouse. Elle est très forte. Elle a dû vous servir le récit de sa jeunesse misérable dans les faubourgs de Copenhague. Son élection comme Miss Danemark. Notre rencontre dans un bordel de luxe... Tout ça est faux.*

Il se relève, en se tenant les côtes, grimaçant : *Tristement faux. Son père était un diplomate en poste à Paris. Il avait organisé une rétrospective Dreyer dans les locaux de l'ambassade, pour le trentenaire de la mort du cinéaste. C'est à cette occasion que j'ai rencontré ma future épouse. Des plaques rouges sont apparues sur son visage.*

On entend des pas. La porte s'ouvre sur une jeune asiatique. Elle porte la main à sa bouche : *Oh ! Monsieur ! Que vous est-il arrivé ? — Ce n'est rien, Diwata. Vous pouvez me rendre un petit service ? Descendez à la pharmacie pour acheter une pommade contre les brûlures.*

Il reprend à mon intention : *Toutes ses fabulations sont tirées d'un roman qu'elle a essayé d'écrire. En revanche, le viol de son frère aîné, c'est vrai. Terriblement vrai. D'un air pensif : Ceci explique sans doute cela... Silence. Je suis bien conscient de m'être égaré, ces derniers temps. J'ai été injuste avec vous, Thomas. J'espère que cela n'annule pas la bienveillance que je crois vous avoir témoignée pendant deux ans.*

Je vais marcher autour du Lac Daumesnil, puis je m'enfonce dans les sentiers. Il a gelé, cette nuit. Les feuilles mortes craquent sous le pied. Je passe près d'une cabane en tôle, isolée avec des sacs-poubelle. Un vieil homme à la bouche tordue me lance une œillade hostile. Mon bonjour reste sans réponse. J'active le pas. Un peu plus loin, une tente igloo. Un jeune couple emmitouflé est accroupi devant un maigre feu de bois. Je les salue. Le garçon me dit : *Vous voulez une tasse de café ?* Je m'entends dire : *C'est pas de refus.* Une expression de la campagne de mon enfance.

Justine et Nicolas sont ici depuis cinq mois, à la recherche d'un logement qui ne dépasse pas 400 euros. C'est le montant de la garantie consentie par l'employeur de Justine, un supermarché dans le IX<sup>e</sup>. Nicolas dit : *Sans garantie, tu ne peux rien louer. Mais 400 euros à Paris, autant chercher une aiguille dans une meule de foin !* Ils voient venir l'hiver avec inquiétude. Je dis : *Il n'y a plus de place dans les foyers ? — C'est pas ça, mais ils ne sont pas mixtes. Je préfère me les geler avec ma Justine.* Ils se collent l'un contre l'autre, en faisant mine de grelotter.

Je m'entends dire : *J'ai une chambre en plus. Pas loin d'ici, à l'orée du bois. Vous pourriez rapprocher votre tente et venir dormir le soir.* Ils se regardent. Nicolas dit : *Sérieux ?* Il me serre la main avec énergie. Justine me claque une bise.

Je regrette aussitôt ma proposition. Chaque soir deux inconnus dans notre appartement. Qu'est-ce qui m'a pris ? Aurais-je peur de me retrouver seul devant le mystère Laila ?

Voici Véra et Clotilde, avec Benjamin qui porte deux bouteilles de champagne. Véra a dégotté un CDD. Elle a même fait embaucher Clotilde. C'est inespéré en ce temps de crise. Clotilde dit : *Nous sommes fières. Cette boîte travaille au redressement moral du peuple français en fabriquant des éthylotests !*

Benjamin a l'air déçu : *Alicia n'est pas là ?* Je dis : *Tu veux son numéro de téléphone ?* Il dit : *Oui, merci.* Véra est soufflée par l'assurance de son fils. Elle dit : *Au fait, Pierre Anselme est mort.* Laila a un moment d'arrêt. Clotilde ajoute : *Enfin... son cabinet d'aisance !*

Je me sens mal. Je m'isole dix minutes dans les toilettes, assis sur le couvercle de la lunette. Ce qui ressemblait à du bonheur repose sur du vide. Sur des mensonges. Laila frappe à la porte. Je dis : *Je suis un peu dérangé.*

Benjamin est allongé sur le tapis du salon, le mobile collé à l'oreille. Véra dit : *Je rêve !* Clotilde dit : *Qu'est-ce que tu crois, ma vieille ? Ça commence à le travailler grave à son âge !* Moi,

*j'ai perdu mon pucelage à treize ans. Un beau maître-nageur, très doux. J'ai eu de la chance. Une discussion s'engage sur l'âge de la première fois. Je dis, en massant ma tête devenue douloureuse : Moi, j'avais vingt-deux ans. Clotilde éclate de rire.*

Le regard inquiet de Laïla est sur moi. Sans doute craint-elle une crise. Je la rassure : Une crise, le plus souvent, ça ne prévient pas. Elle se love contre moi. Je vois passer une ombre dans le regard de Véra. À cet instant, je me dis : *Je suis ridicule. Le dernier qui a parlé a raison. Je n'ai aucune intelligence des rapports humains.* Anselme retrouve son visage d'être perfide. J'étreins Laïla comme si nous venions d'échapper à un grand danger. Ce qui l'inquiète un peu plus.

Grisée par le champagne, Clotilde nous fait le récit, entrecoupé de rires, de son tête-à-tête brutal avec un moniteur de ski, sur une piste de Superdévoluy. Tête-à-tête qui s'est terminé en cul-à-cul. Je dis, agressif : *Tu collectionnes les sportifs ?* Ma réplique jette un froid. Heureusement, on sonne à la porte. Laïla revient avec Justine et Nicolas, duvet coincé sous le bras. J'ai oublié de l'avertir. Je fais des présentations embarrassées.

Laïla boude au lit. Rendre service à ce jeune couple, d'accord, mais j'aurais pu lui demander son avis : C'est notre appartement, non ? J'ai le

malheur et la bêtise de dire : *Qui le paye ?* Elle rabat la couverture sur sa tête, en gémissant : *Oh ! mon dieu !* Je n'ose pas, je ne peux pas faire le geste qui arrangerait tout. Elle se découvre brusquement, se met sur un coude et me regarde d'un air dramatique : *Qu'est-ce qu'il se passe, Thomas ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que tu as à me reprocher ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Tu ne m'aimes plus ?* Je suis paralysé. Elle dit : *Thomas... Parle-moi... Tu ne veux plus me parler ?* Je bloque l'émotion en respirant fort : *Je ne mérite pas ton amour.* — *Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?* Lâchement, je dévie du sujet : je lui révèle mon accident, ma fragilité. Elle dit : *J'étais au courant avant de te connaître.* Elle se niche contre moi comme elle sait si bien le faire.

Le matin, elle a pris une décision : *Je vais apprendre à conduire. Ça t'évitera de passer ton temps à faire le taxi. Tu déprimes parce que tes journées sont vides. Il faut que tu retrouves un travail.*

La frêle Justine et le grand Nicolas apparaissent, visages bouffis, tout timides. Nicolas dit : *C'est génial, un plumard !* Laïla, fairplay, leur prépare le petit-déjeuner. Je dis à Justine : *Nous pouvons vous déposer dans le VIII<sup>e</sup>, c'est notre route.* Laïla a une meilleure idée : *Comme Justine a son permis, elle peut conduire la Clio.*

Sitôt seul, je tape sur Google. Carl Dreyer mort rétrospective. J'ai la confirmation d'une rétrospective Dreyer, à l'ambassade danoise, en 1998. Ça ne prouve rien, un menteur crédibilise son mensonge avec des éléments de vérité. Laïla étant née Carlsen, je tape : Ambassade du Danemark Carlsen. Le Premier Conseiller s'appelle Mogens Carlsen. Il est affable, au téléphone : *Monsieur, le nom de Carlsen est aussi répandu au Danemark que celui de Dupont dans votre pays. Et, à l'ambassade, le personnel est très mobile. Il est fort possible – et même probable – qu'un Carlsen ait été employé ici à l'époque. Une chose est certaine, il n'est plus là.*

En quittant le Parc Monceau, Laïla n'a rien emporté de ses archives personnelles. Et elle n'a pas tenté de récupérer quoi que soit chez son mari. Dommage. Une simple photo aurait pu être riche de renseignements.

Le soir, je lui dis : *C'est étrange, tu n'as aucune amie, à Paris. — Tous nos amis étaient ceux de mon mari. Et je ne suis pas très liante, comme tu sais. Mais cette Justine, je la trouve assez craquante. On s'entend bien.* Elle propose de leur sous-louer la chambre, le temps qu'ils trouvent quelque chose. Une somme symbolique, pour qu'ils ne se sentent pas gênés.

D'un coup, mes soupçons se dispersent. Et quand bien même elle aurait menti. Menti n'est pas le mot qui convient. Anselme a parlé lui-même de fabulations. On fabule pour survivre. Un roman n'a pas d'autre fonction. Et ses déclarations datent de derrière le rideau, quand nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Je dis : *Pardonne-moi.* Elle hausse les épaules : *Te pardonner quoi ?* À nouveau, son regard inquiet.

La surprise éblouie de Justine et Nicolas nous ravit, nous rapproche. Nous les invitons à dîner. Nicolas est menuisier au chômage avec une licence de sociologie. Justine, caissière avec un BTS de gestion d'espace culturel : *Un diplôme bidon. Tu ne trouves du boulot que par relation. Si mon père était directeur de théâtre... Manque de chance, il est plombier.* Ils n'ont pas voulu mêler la famille à leurs problèmes. Parce que c'est la honte, qu'on vous rejette ou qu'on vous aide.

Nos locataires ont l'amour sonore. C'est perturbant. Nous nous reprochons d'entendre – comme si nous pouvions faire autrement. Nous nous questionnons sur notre propre sexualité. Qui n'est pas si mauvaise. Elle a même pu, samedi dernier, déranger quelques voisins. Mais la franchise de ce jeune couple, leur amour sans partage ni méfiance nous mettent devant notre incapacité à vivre le nôtre simplement. Notre histoire est trop lourde. Nous sommes des estropiés. Nous ne volons que d'une aile. Laïla se veut rassurante : *C'est comme*

*la musique, Thomas. Il faut travailler, peiner, douter. Puis un jour, c'est là.*

Anselme a sonné à notre porte. C'est Nicolas qui l'a reçu. Un type classe, la cinquantaine, les tempes argentées. Pas de doute. Nicolas dit : *Il a dit qu'il repasserait.* Je suis catastrophé : *C'est l'ex-mari de Laila. Un pervers dangereux. Il est capable du pire.* — *À ce point ! Vous ne pouvez pas rester les bras croisés, à attendre qu'il déconne.* Silence. Il ajoute : *J'ai un copain, Stéphane, il a tout ce qu'il faut. C'est un peu une tête brûlée. Il collectionne les armes depuis son retour d'Afghanistan.* — *Arrête, Nicolas. On n'est pas dans un film.* — *Justement. Dans un film, les morts rentrent chez eux après le tournage.*

L'après-midi, il sort de son sac à dos un objet que je n'ai jamais vu de près : un revolver. Nicolas dit : *Non, c'est un pistolet. Un revolver, ça a un barillet.* Son ami Stéphane lui a tout expliqué. Ce pistolet porte le nom d'une machine à écrire, Remington. Le même fabricant pour tuer et pour écrire. C'est une arme de première catégorie, un gros calibre à sept coups, fait pour tuer. *Mais, d'après Stéphane, si tu ne vises pas un organe vital, si tu tires dans la cuisse, par exemple, ça suffit pour mettre l'adversaire hors de combat.* Avec une

seule balle. C'est ce qu'ils appellent « le pouvoir d'arrêt ». — Quelle horreur ! L'humanité a passé son temps à inventer des engins de mort, du lance-pierre à la bombe H. Aimez-vous les uns les autres. Tuez-vous les uns les autres.

Nicolas est déconcerté par ma réaction : *On n'est pas obligés de s'en servir... Planquons-le dans le placard de l'entrée.* Je le laisse faire. Il dit : *C'est en cas.*

Surtout, pas un mot à Laïla de la visite d'Anselme et de notre armement. Elle rentre tard avec Justine. Les deux filles ont fait les magasins de fringues. Elles ont des guirlandes dans les yeux. Défilé de mode dans le salon pour présenter la collection hiver. Nicolas me donne un coup de coude : *Elles sont excitantes, ces deux nanas. Laquelle tu préfères ?* Je dis : *Je me ferais bien la petite blonde.* Il dit : *Ça tombe bien, je flashe sur la grande brune.*

La solution, c'est peut-être de fuir sans laisser d'adresse. Je dis à Laïla : *Si on allait vivre au Danemark, loin de ton mari ? C'est ton pays, après tout. J'aimerais bien le connaître.* Elle dit : *C'était mon pays. Je suis arrivée en France à quatorze ans, quand mon père a été nommé à l'ambassade, à Paris (Je ris) Qu'est-ce que ça a de risible ? — C'est à Paris que tu as été élue Miss Danemark ?*

Elle a un moment de flottement. Puis elle rit à son tour : *Ah ! j'y suis ! Je t'ai dit ça, un jour, sur notre tapis volant. Je mélangeais un peu tout... J'ai été élue Miss Danemark, mais dans un roman que j'ai écrit pour remplir ma vie de femme entretenue ! Ça s'appelait « La Petite Sirène dans la vitrine ».* C'était nul.

Laïla a seize ans quand elle rencontre Anselme. À la rétrospective Dreyer. Il a vingt ans de plus qu'elle. Le père de Laïla, ancien pasteur, ne voit pas cette liaison d'un bon œil. D'autant que le prétendant jouit d'une réputation d'homme à femmes. Laïla est étroitement surveillée, ce qui envenime les relations familiales. Son frère aîné, le violeur, est le plus strict. Jusqu'au jour où Laïla déballe le linge sale. Crise à la Festen. Le père demande sa mutation et rapatrie la famille, y compris Laïla, qui est encore mineure.

À dix-huit ans et un jour, elle claque la porte et rentre à Paris pour épouser Anselme. Je dis : *Tu l'aimais ?* Elle dit : *J'ai pu le croire.* Avec un sourire douloureux : *J'ai vécu sans vivre. Mais je dois reconnaître qu'il a connu le même sort. Il était très amoureux de moi.*

Elle conclut : *Alors, tu vois, aller vivre au Danemark, non, merci.* Elle passe sa main dans mon cou : *Tu t'angoisses pour rien. Il finira par se calmer.*

Nicolas a croisé le type de l'autre jour dans le hall de l'immeuble. J'accuse le coup : Il avait donc le code d'entrée. Nicolas dit : *Il a dû sonner au hasard et quelqu'un lui a ouvert. — Qu'est-ce qu'il venait faire s'il n'est pas monté jusqu'ici. Il t'a reconnu ? — Je ne crois pas. Il est sorti tout de suite. Intrigué, j'ai passé la tête par le porche. Il est monté dans une vieille bagnole de sport. — Une Facel Vega ? — Peut-être.*

Laila est plus détendue, depuis quelques jours. Plus rieuse. Je la regarde évoluer dans l'appartement. Ma femme. Elle dit : *Tu veux ma photo ? — Oui, mais sans t-shirt, ni jupe, ni culotte. — Tu es aussi cochon que ton copain Yvon !* Elle s'est arrondie, j'ai l'impression. Comme les chats pour affronter l'hiver. Elle dit : *Pourquoi tu ris ?* Je l'enlace. Je l'embrasse. Ma femme. Chaque jour, elle rentre enjouée du conservatoire. La musique l'a transformée. Et l'amour. J'ose y croire. Nous nous donnons en concert devant nous-mêmes. Sonate Arpeggione de Schubert. Elle dit, exaltée : *Nous y sommes presque !* Elle se rappelle le repas de crémaillère. Elle avait refusé de jouer, par timidité, et je n'étais pas accordé avec mon piano. Elle dit : *Si on faisait une petite fête musicale pour tes amis ?*

Tous ceux de la crémaillère ont répondu présent, sauf Véra clouée au lit par un virus. Benjamin est venu avec Clotilde. Il a un CD pour Alicia, le dernier du groupe Trip Hot. Il lui dit : *C'est mortel !* Justine et Nicolas découvrent ce qu'il faut bien appeler notre famille. Ils sont tout de suite adoptés. Nicolas est en pleine forme : il a trouvé du travail dans une scop du XVIII<sup>e</sup>. Il me dit : *Je vais pouvoir te lâcher les baskets.* Yvon me désigne : *Ce mec, malgré ses airs distants, c'est la générosité incarnée. — Oui, je trompe bien mon monde !*

Je me mélange un peu les touches dans l'alle-gretto, mais on n'est pas dans le studio d'Harmo-nia Mundi et le public est gagné d'avance. C'est un franc succès, qui se fête à la tarte aux pommes de Monique. Autrement dit, tout le monde est content d'être venu et nous, contents qu'ils soient venus. Le genre de petits bonheurs sans importance qui adoucissent la vie.

La violoncelliste est nue et se regarde de pro-fil dans la glace de l'armoire. Elle me dit : *Tu ne trouves pas que j'ai pris un peu de ventre ?* Je dis, en la caressant : *Oui, ça fait un coussinet. — Je suis en train de perdre ma ligne. — Tu veux faire un régime ? — Un régime ne servirait rien. Ça va s'aggraver. — Pourquoi es-tu si pessimiste ? — Je ne suis pas pessimiste. Je suis même franchement*

*optimiste*. Elle affiche un sourire épanoui, bras ballants. Je mets dix secondes à comprendre. Je la prends par la taille et nous nous élevons au-dessus de la ville, comme dans le tableau de Chagall.

Je note dans mon cahier d'écriture : Ma femme... Notre enfant... Les mots sonnent étrangement. À chaque niveau de notre lente ascension, j'ai le vertige. J'ai peur de décrocher. J'assure ma prise en tremblant. Ma main reste posée toute la nuit sur le ventre de Laïla et le petit fantôme.

V

Laïla a réussi le permis de conduire. Elle part fièrement chaque matin dans notre Clio. Je me poste au balcon. Trois petits coups de klaxon. Je suis des yeux la voiture jusqu'à ce qu'elle soit avalée par le virage de l'avenue. À chaque fois, j'ai peur que Laïla ne revienne jamais.

Le coussinet est devenu coussin. Bientôt oreiller. Eh oh ! Y a quelqu'un, là-dessous ? J'y colle l'oreille. J'entends : *Je m'appelle Lou*. Je dis à Laïla : *C'est une fille. Elle s'appelle Lou*. — *Je suis sûre que tu as mal entendu. C'est un garçon*. Je recolle l'oreille. — *Tu as raison, il s'appelle Lou-cien*.

Justine et Nicolas sont les premiers informés de la grande nouvelle. Justine dit : *Quel dommage qu'on déménage ! J'aurais bien aimé pouponner*. Elle se tourne vers Nicolas : *Tu vas être obligé de m'en faire un. Si tu ne sais pas comment t'y prendre, tu demanderas à Thomas*. — *Vous pouvez rester, si vous voulez*. Nicolas dit : *Il ne faut abuser des bonnes choses*.

J'aimerais bien qu'ils restent. La présence de Nicolas me rassure, en ce lieu menacé. Mais ils sont sur un deux-pièces à Ménilmontant. Nicolas dit : *Une scop, c'est quand même pas pareil. Le patron est un vieil anar. Il a accepté de se porter garant pour l'appart.*

La concierge me dit : *Vous l'avez vu, le monsieur du troisième, en dessous de chez vous ? — Non. — Il a loué voilà près d'un mois, et il ne vient jamais. Enfin, je le vois jamais. À 1300 euros par mois, il y a des gens qui ont de l'argent à perdre. — Vous connaissez son nom ? — C'est marqué sur sa boîte à lettres. Hubert Le Floch. C'est breton, ça. Ça vous dit quelque chose ?*

Ça me dit qu'Anselme a loué sous un faux nom. Celui de Le Floch ne m'est pas inconnu. Google me le remet en mémoire : Hubert Le Floch, PDG de la société Qualigraphie. Un imprimeur, client du cabinet.

Laïla revient de chez le coiffeur. Coupe à la garçonne. Elle dit : *Ça ne te plaît pas ? — Il va falloir que je m'habitue à caresser un balai-brosse.* Elle me boxe. Un match sans pitié s'engage sur le canapé. Puis les adversaires se roulent un patin d'enfer.

Je dis à Laïla : *Il y a un nouveau locataire au troisième. Tu l'as déjà rencontré ? — Non,*

*pourquoi ? — C'est un ancien client du cabinet Anselme, Hubert Le Floch. Elle se redresse : Le Floch ! Un ami de mon mari. Un sale type. Avec une grosse bouche dégoûtante. Genre Tapie. Marié avec une pouf de luxe. Un soir, ils s'étaient mis en tête de faire de l'échangisme. Mon mari est parti avec la pouf et l'autre a commencé à me toucher. Il n'a pas été déçu du voyage. Je lui ai cassé ses lunettes de myope et arraché une touffe de cheveux. Qu'est-ce que j'ai pu entendre ! Ah ! Savoir que cette saleté vit juste au-dessous de chez nous ! — D'après la concierge, il ne vient jamais. — Ça doit être une garçonne.*

La garçonne d'un ami n'explique pas la présence d'Anselme dans le hall. Pourquoi se risquerait-il dans cet immeuble qu'il sait être le nôtre ? Il ne manque pas de moyens pour ses débauches. Anselme se cache bien derrière Le Floch. Provocation ? Goût du jeu morbide ? Escalade dans le harcèlement ?

Je me mets à guetter le bruit de l'ascenseur. S'il s'arrête au troisième, je me penche sur la rampe. Je me lève la nuit pour aller voir si l'appartement est éclairé. Je dépose une lettre dans la boîte : « Je suis votre voisin du dessus. J'ai constaté une fuite d'eau dans ma salle de bains. Dites-moi s'il y a des infiltrations chez vous. J'en informerai mon assu-

rance ». Pas de réponse. Et la boîte a été vidée. Le doute n'est plus permis. Je pense au pistolet, dans le placard de l'entrée. Il me rassure. Je me vois mal en tueur, mais le pistolet au bout de mon bras aura déjà un pouvoir d'arrêt.

On sonne. J'hésite à ouvrir. Je n'attends personne en plein après-midi. *Qui est là ?* C'est Nicolas. Il a oublié ses clefs. Je lui dis : *Tu m'as fait peur.* Il me regarde en fronçant les sourcils : *Tu ne peux pas vivre comme ça sur le qui-vive !* Je le mets au courant du dernier rebondissement. Il dit : *Tu as essayé d'aller voir dans l'appart ? — C'est fermé à clé. — Il n'y a pas que les clés, pour ouvrir les serrures. Sauf si c'est une multipoints à goujons.*

La serrure est tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Dix minutes suffisent à Nicolas pour ouvrir la porte. L'appartement est vide. Pas un meuble. Pas une trace d'occupation.

Je ne peux plus porter l'angoisse seul. Sous prétexte de protéger Laïla, je suis dans le faire-semblant permanent. Je souris quand j'ai la trouille au ventre. Je lui livre tout. Elle se ferme d'un coup. Part à la cuisine. Prépare une soupe à l'oignon. C'est de saison. De noir, le Bois de Vincennes est devenu blanc. Ce vieil appartement est mal isolé. Nous gardons la polaire.

Je l'enlace par derrière, nichant mon visage dans ses cheveux tout court. Je dis : *Par ce froid, ce n'était pas le moment de les couper, ma petite chérie.* Elle ne relève pas : *Il faut fuir, Thomas. Quand il apprendra que je suis enceinte, il deviendra encore plus fou. J'ai peur pour nous. J'ai peur pour notre bébé.*

Dans sa jeunesse, Yvon a acheté, pour trois sous, une maisonnette à Minorque. Il l'a retapée au fil des ans. J'y suis allé une fois avec Agnès. Il sera tout content de nous rendre service.

C'est Alicia qui m'ouvre. Benjamin apparaît derrière elle, à l'aise. Yvon dit : *On a un enfant de plus.* Puis, à mon oreille : *Je n'ose pas imaginer ce qu'ils fabriquent pendant des heures dans la chambre d'Alicia. — Qu'est-ce que tu ferais, toi, dans la chambre d'une jolie minette, pendant des heures ?* Il me donne une grande tape dans le dos.

Je lui expose le problème. Il dit : *Là-bas, c'est chez toi. Mais ça doit cailler, en cette saison. Et on n'y a pas foutu les pieds depuis deux ans. La maison doit être dans un sale état. Les fourmis ont dû prendre possession des lieux. Il y a des petites fourmis minuscules, ça grouille, ça te rentre jusque dans les trous de nez.*

Il me fait des plans. Me donne des cartes. Un dictionnaire d'espagnol. Paris-Minorque en avion, ça

coûte les yeux de la tête. Le mieux, c'est de couper le voyage. Paris-Barcelone et Barcelorne-Mahon en vol intérieur. Il dit : *Tu peux y rester le temps que tu veux.*

Donc Minorque. Je n'aime pas les îles, c'est entouré de poissons. Je n'aime pas l'Espagne, je préfère l'Italie. Ce sera provisoire. Je vais reprendre contact avec Sandra, une amie de promotion à Sciences Eco. Elle travaille depuis dix ans au Congo Kinshasa, pour une société minière. Plus il y aura de kilomètres entre lui et nous, mieux nous nous porterons.

Laïla est rêveuse, une main sur son ventre. Elle dit : *On était si bien ici. Il y a des médecins, là-bas ?* Je dis : *Bien sûr, c'est l'Espagne. On va y aller en Clio. On pourra emporter plus d'affaires et on aura une voiture sur place. — Et les meubles ? — Nicolas et Justine s'en occuperont.*

Au fond, ce bouleversement ne m'affecte pas autant qu'il le devrait. Il retarde l'accomplissement de ce qui s'est construit en quelques mois avec Laïla – un appartement confortable, une femme aimée aimante, un bébé. Je suis sorti de moi-même sans précautions, trop vite. Je crains la rechute.

Nicolas et Justine sont affligés. Nicolas dit : *Il cherche peut-être seulement à vous pourrir la vie.*

Laïla frémit : *Même si c'est seulement ça, je n'en veux pas. Je veux vivre ma grossesse en paix. Que notre enfant naisse en paix. J'ai déjà gâché dix ans de ma vie avec ce détraqué. Ça suffit !* Elle pleure. Justine l'accueille dans ses bras. Je dis à Nicolas : *Vous pouvez rester ici trois mois, le temps du pré-avis. Vous économiserez des loyers. Quand vous déménagerez, prenez les meubles qui vous intéressent. Le reste, vendez-le. — Putain, ça me fait chier ! — Vous viendrez en vacances à Minorque au printemps.*

Je me réveille sur le coup de trois heures, comme chaque nuit. Ça sent la peinture brûlée. De la fumée passe sous la porte. Dès que je l'ouvre, des flammes s'engouffrent dans la chambre. Le couloir est un brasier.

Il n'y a qu'une solution : la fenêtre. Laïla dit : *Nos vêtements ! Restés dans la salle de bains. Nous sommes en t-shirt. J'arrache un drap du lit. Nous le torsadons. Je l'enroule autour de la taille de Laïla.* Elle dit : *Je ne peux pas Thomas ! Je ne peux pas !* Je dépouille la housse de couette. Deuxième torsade, que j'attache à la première. Je dis : *Je vais te descendre au ras du mur, que tu puisses t'agripper.* Elle dit, dans un sanglot : *Et toi ? — Quand du seras arrivée sur le balcon du troisième, détache-toi, je rappellerai la corde.*

Avant d'enfourcher la balustrade, elle m'embrasse, toute tremblante de peur et de froid, et me jette un regard déchirant. On entend des cris, des cavalcades. Des gens sont groupés sur le trottoir, enveloppés dans des couvertures. Au loin, une si-

rène de pompiers. Je m'arcboute et laisse filer le drap par à-coups. Les flammes gagnent notre lit.

Brusquement, je bascule à l'arrière. Une gerbe de cris monte de la rue, tout de suite suivie d'un bruit sourd et mat. Je reste sur le dos, le drap à la main. Les doubles rideaux s'embrasent. Mes yeux se ferment.

Les pompiers m'ont récupéré avec leur échelle aérienne. J'avais perdu connaissance. Je suis revenu à moi, malheureusement. Dans un lit d'hôpital. Ils m'ont enfermé dans une combinaison de cosmonaute. Deux potences de transfusion montent la garde. La douleur est insupportable. Je m'entends gémir. C'est le corps qui gémit. Je suis mort. Je vois Véra à travers une vitre. Elle est morte. Tout le monde est mort avec Laïla. Ma Laïla. Je l'ai mal attachée, comme un con. Je suis un con, incapable d'aimer, incapable de vivre. Suffisait d'attendre les pompiers, pauvre con ! J'arrache les aiguilles.

Deux infirmiers masqués menaçants. Ils me ligotent les mains au montant du lit. Je hurle. Un infirmier marmonne dans son masque : *Vous vous en sortirez. Le pronostic vital n'est pas engagé.* Je crie : *Je l'engage, moi ! Détachez-moi !* L'autre infirmier dit : *Rentré chez vous, vous ferez ce que vous voudrez. Pas ici.* Je dis : *Je n'ai plus de chez moi nulle part.*

Ils ont envoyé une psychologue. Masquée, elle aussi. Un sourire figé sous des paupières crayon-

nées. Je dis : *Fichez le camp ! — Je viens pour vous aider. — Si vous voulez vraiment m'aider, allez chercher Laïla. — Je suis au courant de votre drame, Monsieur. C'est terrible. Terrible.* Je ne peux pas la gifler, mes mains sont prisonnières. Je lui crache au visage. Elle détale en gesticulant.

Ils m'ont sorti de la chambre stérile. Je ne veux voir personne. C'est la consigne aux infirmières : Personne. Dès que la porte s'ouvre, je ferme les yeux. Voir personne. Pas boire. Pas manger. L'infirmière dit : *Si vous refusez de vous alimenter, nous serons obligés de vous remettre sous perfusion.*

Ils me piquent le bras. Ils me rattachent les mains. Ils me sanglent la poitrine. Des tortionnaires. Je me débats. Les pas se précipitent. Une voix d'homme autoritaire : *Tranxilium 50 en injection.*

Quand je me réveille, je vois ma main dans la main de Véra. Je ne peux pas la dégager, elle est attachée. Je ferme les yeux. Véra est muette. Douce Véra. Je rouvre les yeux. Véra grimaçante, ruisselante, immobile, immuable. Je referme les yeux. Sa main se retire. J'entends la porte. Douce Véra. Inutilement douce.

Pas voir. Pas parler. Des ombres défilent. Ils remontent du monde vivant. Nicolas, Justine, Yvon, Hélène, Monique, Jean-Claude, Clotilde. Mine de rien, j'avais pas mal d'amis, dans le monde vivant, grâce à ma Laïla. Ils ont tous l'air souffrant. Je ferme les yeux.

J'entends Nicolas : *Je ne sais pas si ça a de l'importance pour toi, mais Anselme est mort. Les pompiers ont trouvé son cadavre au troisième étage. Il n'a pas été victime de l'incendie, il l'a provoquée en s'arrosant d'essence.* Je rouvre les yeux. Sur Nicolas. Brave Nicolas. Ses lèvres tremblent. Il se détourne et sort précipitamment de la chambre. Je l'aimais bien, Nicolas. Yvon me parle. Puis Monique. Puis Clotilde. D'autres peut-être. Je referme les yeux.

Ils sont tous là à ma sortie de l'hôpital, des semaines plus tard. Sauf ma Laïla. Je dis : *Laila.* Mes jambes me lâchent. On me soutient. On m'embrasse. On m'aide à marcher, en cette journée d'hiver ensoleillée qui ne mène à rien.

Véra m'a laissé sa chambre. Elle dort sur le canapé de son salon. Je dis : *Ce n'est pas normal.* Elle est tout émue que j'aie retrouvé la parole. Je dis : *Ne t'encombre pas de moi. — Je te sauverai. — Tu n'as pas pu sauver ton frère. — Toi, je te sauverai.*

Douce Véra. Tu n'as pas compris que je suis loin, très loin, dans un lieu qui n'existe pas. Au bord du vide. Au bord de la vie. Là où j'ai rencontré ma Laïla. Je suis rentré chez moi qui n'est nulle part. Je suis même en train de me consoler de la mort de Laïla, alors tu vois ? Un grand froid me transit.

Le sentiment, ce n'est pas fait pour moi.  
Le senti ment.

Achevé d'imprimer  
en novembre 2025  
© Joseph Périgot  
img unsplash libre de droits :  
mr-xerty-zBuX7W0rBSk  
ISBN 978-2-37551-042-1

